QUARTIER L!BRE élu MEILLEUR JOURNAL ÉTUDIANT universitaire québécois 2013

QUARTIER L!BRE

Vol. 21 • numéro 7
27 novembre 2013
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

CAMPUS

Guy Breton
Opération séduction

pages 4-5

SOCIÉTÉ

Étudier au pas

page 13

CULTURE

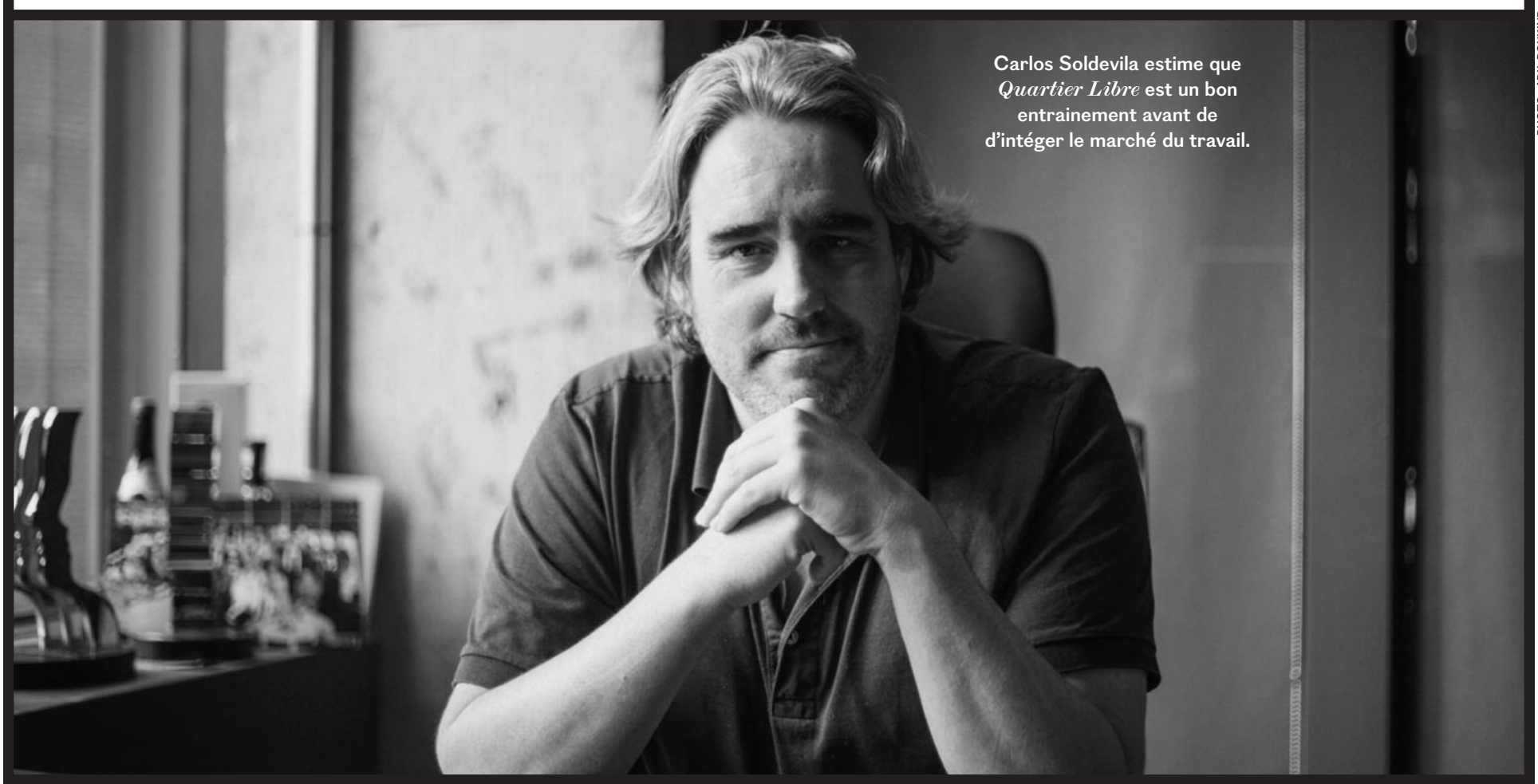
Noël ad nauseam

page 22

Pour souligner ses 20 ans d'existence sous le nom de Quartier Libre, *le journal vous propose une série de portraits de ses anciens journalistes.*

Divertir en racontant

Carlos Soldevila, aujourd'hui président et producteur exécutif d'une compagnie de production de vidéos, est l'un des hommes qui a crée il y a 20 ans le journal que vous lisez aujourd'hui. Selon lui, *Quartier Libre* lui a offert une expérience inestimable en création et en gestion d'entreprise culturelle. Le tout premier directeur et rédacteur en chef du *Quartier Libre* revient sur la création du journal en 1993.



Carlos Soldevila estime que *Quartier Libre* est un bon entrainement avant de d'intéger le marché du travail.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Ancien journaliste pour *L'affranchi*, le journal étudiant indépendant de l'UdeM à l'époque, il se voit proposer la direction du journal *Continuum* par le secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM). «*Durant l'été 1993, j'ai réuni mes anciens collègues de* L'affranchi *et mes nouveaux du* Continuum *pour leur proposer la création d'un nouveau journal indépendant*», explique-t-il. Selon lui, les deux journaux proposaient chacun un contenu intéressant, mais d'une part *L'affranchi* ne possédait pas suffisamment de fonds, et d'autre part le *Continuum* appartenait à la fédération étudiante. «*Le but de* Quartier Libre *était vraiment de devenir indépendant,* raconte M. Soldevila. *On pouvait critiquer la Fédération des étudiants ou le rectorat si c'était nécessaire.*»

Vingt ans plus tard, le premier rédacteur en chef de l'histoire de *QL* est satisfait de cette décision. «*Je pense que la plus grande fierté a été de savoir saisir l'occasion de créer un journal étudiant qui, 20 ans plus tard, existe toujours*», commente-t-il. Le journal, qui s'est basé sur le modèle du journal étudiant de l'UQAM *Montréal Campus*, a profité en partie d'un financement de la part du rectorat de l'UdeM. «*Il était important d'avoir un journal étudiant au sein de l'Université et ça, ils l'ont compris*, se remémore-t-il. *La nouvelle a eu un écho au-delà des murs de l'UdeM parce que l'on créait vraiment un changement dans le monde du journalisme étudiant.*»

Le même travail 20 ans plus tard

C'est après un an et demi de travail à *QL* que l'ancien étudiant de l'UdeM décide de voyager. Il est entre autres devenu pigiste pour *Le Soleil* et *La Presse* lorsqu'il était basé à La Havane. Parallèlement à son voyage, il a aussi rédigé trois livres, dont un sur Cuba publié aux éditions Ulysse.

Après quelques années en tant que pigiste, l'ancien de *QL* fonde sa propre compagnie de production vidéo spécialisée dans le domaine télévisuel, nommée Trio Orange. «*Le travail que je faisais pour* Quartier Libre *ressemble beaucoup au travail que je fais aujourd'hui,* se souvient M. Soldevila. *Diriger un journal de façon financière, c'est exactement ce que je fais avec mon agence Trio Orange. Les seules différences, c'est que je travaille sur une autre échelle et que les médias ne sont pas les mêmes.*»

Sa compagnie, dont l'ambiance aux bureaux est très décontractée, comprend actuellement 25 employés, mais travaille en collaboration avec plusieurs centaines de pigistes chaque année. Elle est d'ailleurs titulaire de plusieurs prix Gémeaux dans diverses catégories, comme celle du meilleur documentaire ou de la meilleure émission culturelle avec l'émission du magazine culturel VOIR.

L'évolution de *Quartier Libre*

Pour l'ancien directeur, il est important d'arriver à divertir tout en éduquant le lecteur. «*On a la responsabilité de susciter la curiosité intellectuelle chez le lecteur, mais aussi de le divertir,* explique-t-il. *Au centre de ma motivation, il y a toujours cette volonté d'avoir une entreprise qui raconte des histoires.*» Selon lui, le journal doit réussir à encadrer l'étudiant et raconter les histoires là où il se trouve. «*La présentation de la version papier est vraiment magnifique*, dit-il en regardant les derniers numéros parus cette session. *Je suis encore plus agréablement surpris de voir que* QL *a été élu meilleur journal étudiant en 2013.*»

Selon lui, *QL* papier étant bien maitrisé, le journal va devoir se tourner vers les nouvelles technologies et les réseaux sociaux. «*J'explorerais une nouvelle façon pour* QL *d'encadrer plus l'étudiant, en faisant un lien avec CISM, ou les applications mobiles par exemple*», conseille-t-il. Au moment de la création du journal, internet commençait à se propager sur le globe. «*À l'époque, j'incitais déjà le journal à mettre l'accent sur ce nouveau média,* explique M. Soldevila. *Aujourd'hui la stratégie est la même sauf que de nouveaux médias sont apparus.*»

Selon l'ancien rédacteur en chef, *Quartier Libre* reste avant tout une école pour les étudiants et les prépare au monde du travail. Selon lui, le journal étudiant est à un niveau professionnel. Que cela soit pour travailler en télévision ou en presse écrite, l'idée générale de divertir reste la même, seul le média change.

ADIL BOUKIND

double pizza.ca
(514) 343•0•343
100% Montréalais, Depuis 1991
Fier partenaire des Carabins
Snowdon 5002 Chemin Queen Mary
Présentez votre carte d'étudiant et bénéficiez d'une réduction de 10% sur tous les achats de 20$ et plus (avant taxes)
Commandez En Ligne www.doublepizza.ca
Livraison Gratuite à l'achat de 15$ et +

SOMMAIRE

CAMPUS

- **20 ans de *Quartier Libre*:** Carlos Soldevila p. 2
- Dans la peau de Guy Breton p. 4-5
- Droits d'auteur p. 6
- Festival Vie de Campus p. 7
- Les résidences en travaux p. 7
- Le cheerleading au masculin p. 8
- Exigence et reconnaissance p. 9

SOCIÉTÉ

- À vos casseroles p. 12
- Garde-à-vous p. 13
- Programmes méconnus p. 14
- Quand les étudiants perdent le nord p. 15
- S'endormir entre deux écrans p. 16
- Quoi de neuf, docteur ? p. 17

CULTURE

- ***Fort McMoney*:** Jeu de réflexion p. 18
- Le cinéma est mort, vive le cinéma ! p. 19
- Lever de rideau pour le TUM p. 20
- Casse-Noisette version jazz p. 21
- Trop de chansons de Noël p. 22
- Une nouvelle de Laurent Perreault p. 23
- Trithérapie musicale p. 23
- L'OUM à la conquête de Brahms p. 24

ÉDITO

Oriente-moé

À quel moment de notre scolarité devons-nous reconsidérer la pertinence de nos études ? Quand pouvons-nous choisir de changer de programme ? Qui peut nous aider à déterminer si un baccalauréat nous correspond mieux qu'un autre ? Ce sont toutes des questions que nous nous sommes déjà posées un jour. D'ailleurs, si vous-même n'avez pas changé de programme en cours de route, je suis prête à parier que l'un de vos amis l'a déjà fait.

L'université est un environnement favorisant l'apprentissage. Mais que se passe-t-il quand cet apprentissage n'est pas favorable à l'étudiant ? L'Université a-t-elle les ressources nécessaires pour accompagner l'étudiant dans ce processus d'orientation ?

J'aimerais mettre en évidence deux aspects qui pourraient expliquer la confusion chez certains étudiants, à savoir le manque de soutien scolaire et le caractère trop théorique des cours.

Un accompagnement gratuit

Un suivi plus spécifique, plus personnalisé et gratuit des étudiants est, selon moi, nécessaire dans les universités. Surtout, quand on ne sait pas encore le métier que l'on veut faire et que l'on entre dans un programme d'étude très vaste comme psychologie ou littératures de langue française.

Le Centre étudiant au soutien à la réussite (CESAR) de l'UdeM propose un service d'orientation (page 15), mais ce service est **PAYANT**. Je ne comprends pas qu'un tel service aux étudiants, relativement important, soit payant puisque les étudiants ne roulent pas sur l'or…

Un étudiant qui doit payer pour recevoir des conseils sur son orientation scolaire, c'est un peu comme si un jeune diplômé qui postule pour une première expérience professionnelle se faisait dire d'obtenir plus d'expériences afin d'obtenir le travail en question. On tourne en rond quoi… et ça n'aide personne.

Le deuxième problème qui, je pense, rejoindra beaucoup de gens, est le caractère trop théorique de la plupart des cours à l'université. Oui, l'apprentissage d'un métier passe par les connaissances générales de son domaine. Cependant un baccalauréat qui ne prépare pas à un métier particulier peut vraiment être néfaste pour l'étudiant déjà confus.

Je suis d'avis que des cours d'orientation ou des séances d'information propre à chaque programme devraient organiser au cours des sessions pour informer l'étudiant des possibilités de carrière qui exigent l'application concrète des cours théoriques (parfois barbants et décourageants).

Après tout, que deviendrait l'université si elle n'était plus l'endroit où l'on forme des citoyens capables de participer à la vie sociétale actuelle ? Un centre commercial ?

Tout cela pour dire qu'il est important que les universités mettent tout en place pour permettre à leurs étudiants d'apprendre et réussir dans les meilleures conditions. Ce n'est certainement pas en faisant payer les services de soutien et d'orientation que les étudiants se sentiront encadrés et soutenus.

50 nuances du Guy

Pour la première fois depuis 2010, nous avons pu rencontrer le recteur de l'UdeM, Guy Breton. Nous l'avons suivi le temps d'une journée dans le cadre de notre série de reportages « Dans la peau de… » qui met en avant un acteur de la communauté universitaire à chaque numéro. Ce temps passé avec lui a pu nous aider à démystifier son rôle de leader, mais aussi nous a aider à le comprendre (pages 4 et 5).

Il faut savoir que M. Breton a refusé chacune des demandes d'entrevues que nous lui avions fait parvenir ces deux dernières années sauf en novembre 2012 lorsqu'il nous a parlé de sa vision de modération des droits de scolarité.

On peut en effet se demander s'il y a une stratégie particulière derrière cette journée portes ouvertes chez le recteur. Une chose est sûre nous avons su gardé l'objectivité journalistique nécessaire.

TIFFANY HAMELIN

QUARTIER L!BRE
vous convie à ses prochaines
réunions de production

les mercredis 27 novembre et 11 décembre à 17 heures au local B-1274-6 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.
N'attendez pas qu'on vous donne la parole. Prenez-la.
Renseignements : redac@quartierlibre.ca

Encore plus d'articles en ligne !
Découvrez quartierlibre.ca

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Tiffany Hamelin
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS
Coraline Mathon
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Ludivine Maggi
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Dominique Cambron-Goulet
culture@quartierlibre.ca

PHOTOS DE LA UNE
Pascal Dumont

JOURNALISTES
Samir Ben
Caroline Bertand
Adil Boukind
Elom Defly
Anastassia Depauld
Etienne Galarneau
Charles Gaudreau
Ethel Gutierrez
Ansou Kinty
Coralie Mensa
Michelle Paquet
Valérie Paquet
Rodophe Parent
Wildinette Paul
Laurent Perreault
Christophe Perron-Martel
Caroline Poliquin
Anne-Marie Provost
Karina Sanchez

PHOTOGRAPHE
Pascal Dumont
pascaldumont.ca

ILLUSTRATEURS
Mélaine Joly
Navid Moqaddam

CORRECTEURS
François Blanchette
Marouchka Franjulien
Juliette Tirard-Collet

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse • Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION ET DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993.

Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs.

Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
2 décembre 2013

PROCHAINE PARUTION
11 décembre 2013

Quartier Libre ***se met, le temps d'une journée, dans la peau d'un acteur de la communauté universitaire de l'UdeM.***

Se rapprocher pour mieux…

Guy Breton est le 11e recteur de l'UdeM. Celui qui a succédé à Luc Vinet en juin 2010 est conscient que son rôle est peu connu. *« Les étudiants ne savent pas ce que je fais »*, constate-t-il. Depuis les événements du printemps érable, le recteur tente de se rapprocher des étudiants

« Il n'y a pas d'école pour devenir recteur. »
– Guy Breton

PHOTO : PASCAL DUMONT

Le recteur avoue que c'est seulement depuis le début de la session qu'il se sent à l'aise de se promener dans l'Université sans être accompagné de la sécurité à la suite de la grève étudiante. *« Par moment, j'étais surveillé 24 heures par jour*, relate-t-il. *Ce sont des spécialistes de la sécurité et je dois respecter leur décision s'ils pensent que c'est mieux pour moi. »*

Même si son mandat a été marqué de tensions Guy Breton en briguera un second en 2015. *« J'adore ce que je fais et j'ai beaucoup de plaisir »,* assure-t-il. Il convient que les événements du printemps 2012 ont changé sa façon d'être recteur. *« Il faut oser parler aux gens même si les sujets sont très désagréables*, croit-il. *Si c'était à refaire, j'aurais plus de contacts avec les étudiants, malgré les difficultés. J'avais mes agents de sécurité qui me disaient :* "tu leur parles pas", dit-il. *Mais si je ne leur parle pas, on ne peut pas se comprendre. »*

Une journée type

« Je commence ma journée aux environs de 8 heures, affirme le recteur. *Mais je ne sais pas ce que je vais faire dans la journée au moment où j'arrive. On prend ça comme ça vient. Ça ne sert à rien de se stresser. »* Un agenda de la journée est déposé sur son bureau par son assistante à son arrivée.

Une partie des réunions avec les vice-recteurs et les doyens sont prévues d'avance, mais le recteur dit qu'il ne sait tout de même jamais à quoi s'attendre. *« Il n'y a pas une journée pareille et il y a beaucoup d'imprévus*, confie-t-il. *Il n'y a pas un jour sans qu'un des vice-recteurs m'appelle pour régler un problème. »*

Le rôle de Guy Breton n'est toutefois pas de diriger l'équipe du rectorat. *« Je ne fais pas de micromanagement*, dit-il. *On convient des objectifs ensemble et à chaque semaine on se réunit et ils me font un rapport pour me dire où ils en sont rendus et où je peux les aider. »*

Le travail de recteur comporte également beaucoup de déplacements avec son chauffeur. *« Je vais souvent à l'extérieur rencontrer des partenaires*, explique M. Breton. *Ce peut être des représentants des cégeps, d'autres universités ou des membres du gouvernement. »*

Du travail d'équipe

Le recteur effectue environ 400 allocutions publiques par année. Le matin où nous l'avons suivi, il a répété le discours de l'allocution annuelle devant l'assemblée universitaire, où il fait l'état des lieux de l'Université. C'est la plus officielle des allocutions. *« On peut pas mettre une blague ?*, demande Guy Breton à un des rédacteurs du discours. *Il faut qu'au moins une fois par jour on puisse rire. Il faut avoir du* fun. *»*

Si trois personnes des communications sont présentes aux côtés de M. Breton tout au long de la journée de l'allocution, ce n'est pas le cas habituellement. *« L'équipe rapprochée, c'est juste quatre personnes »,* note-t-il Une des plus importantes est le directeur du cabinet, Jean Renaud, qui explique que son rôle est souvent d'éteindre les feux pour M. Breton. *« Je suis un peu le gardien de but du recteur*, affirme-t-il. *Le recteur est toujours visé pour tous les problèmes de l'Université, alors mon rôle est de trouver qui peut être imputable avant que cela ne se rende au recteur. »*

Vers midi, la responsable de l'agenda du recteur, Nathalie Lecoq, entre dans son bureau *« Il ne faudrait pas oublier de manger un petit quelque chose »,* rappelle-t-elle. Le recteur se dirige vers un point de service de la cafétéria situé au pavillon Roger-Gaudry. Le recteur engage la conversation avec un professeur alors qu'il fait la file pour son sandwich au fromage et son Pepsi diète. *« Venir ici me donne l'occasion de voir du monde*, souligne-t-il. *La chose dont je manque le plus, c'est du temps. Je dîne habituellement en cinq minutes sur le coin de la table de mon bureau. »*

Après avoir prononcé son allocution devant l'assemblée universitaire, le recteur profite de la pause pour aller signer des papiers officiels et discuter avec les membres de la communauté afin de jouer son rôle d'entremetteur. *« La semaine dernière, lors d'une visite, j'ai rencontré le chef d'orchestre de McGill*, dit-il. *Je vais donc le mettre en contact avec la doyenne de la Faculté de musique pour voir si un projet qui combine nos deux orchestres peut naître. »*

La journée tire à sa fin et M. Breton s'apprête à regagner son domicile. Il indique qu'il est très difficile de savoir à quelle heure se terminent ses journées en général. *« Ma femme dit souvent à la blague que l'Université est ma résidence principale »,* ironise-t-il. Cette soirée-là, aucune activité protocolaire n'a lieu. Selon lui, les activités protocolaires et la philanthropie représentent environ le quart de son travail. *« La semaine dernière, je n'ai pas soupé une seule fois chez moi, mais c'est exceptionnel*, explique le recteur. *Normalement, j'ai deux à trois soirs occupés par semaine. »*

D'abord formé en radiologie à McGill, Guy Breton a occupé les postes de vice-doyen de la Faculté de médecine de l'UdeM avant de devenir vice-recteur exécutif en 2006. Depuis qu'il est recteur, il a cessé de pratiquer la radiologie à l'Hôpital Saint-Luc.

DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

PHOTOS : PASCAL DUMONT

«J'adore ce que je fais et j'ai beaucoup de plaisir» – Guy Breton

«La pire contestation, c'est le silence.» – Guy Breton

Guy Breton en compagnie de l'équipe des communications.

Guy Breton signe des dizaines de documents par jour.

Le recteur fait la file comme tout le monde.

Économie ou écologie ?

Avec l'arrivée de StudiUM, les professeurs sont de plus en plus nombreux à utiliser les nouvelles technologies pour distribuer aux étudiants des textes et des notes de cours. Une méthode qui semble plus écologique et moins coûteuse pour les étudiants, mais qui pourrait laisser une note salée à l'Université.

Fini les files d'attente pour se procurer ses recueils de textes à la librairie. De nombreux étudiants obtiennent désormais leurs notes de cours sur internet, par l'entremise de StudiUM. De belles économies pour les étudiants, mais pas pour l'Université, qui doit tout de même payer annuellement un montant forfaitaire de 21 dollars par étudiant à temps plein en frais de droits d'auteur à Copibec, la société chargée de gérer les droits de reproduction pour des milliers d'œuvres imprimées québécoises. « *La situation actuelle prend en considération l'utilisation de StudiUM*, commente le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion. *C'est certain que les frais de droits d'auteurs doivent être payés. Si les ventes de recueils diminuent et que l'utilisation de StudiUM augmente, l'Université devra refaire ses calculs.* »

« Moins on imprime, moins l'Université est rentable du côté des droits d'auteur. »

ALAIN COURCHESNE
Directeur des Services auxiliaires

ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

Afin de verser ces sommes dues à Copibec, l'Université perçoit d'abord des frais pour droits d'auteur sur les factures des étudiants (6,30 $ pour les étudiants à temps plein). Lorsque le recueil de textes est vendu en librairie, l'institution encaisse environ deux cents et demi par page en droits de reproduction, précise le gérant des librairies de l'UdeM, Claude Duchesnay.

Or sur StudiUM, les étudiants ne paient pas le montant de deux cents et demi par page pour les droits de reproduction. C'est donc l'Université qui doit assumer cette différence. « *Moins on imprime, moins l'Université est rentable du côté des droits d'auteur*, mentionne le Directeur des Services auxiliaires de l'UdeM, Alain Courchesne. *On a déjà été équivalent* [avec le prix payé à Copibec] *entre 2006 et 2008, mais depuis l'utilisation de WebCT, et surtout de StudiUM, il y a un écart qui se crée tranquillement* », ajoute-t-il.

Selon M. Courchesne, si la situation n'est pas désastreuse pour le moment, elle pourrait toutefois se détériorer dans les prochaines années. « *On est au stade de dire qu'il y a un risque et que cette situation pourrait affecter l'équation des droits d'auteurs éventuellement* », croit-il.

Un contrôle plus difficile

Les environnements numériques peuvent aussi rendre les négociations des tarifs versés en matière de droit d'auteur plus difficiles. Selon la directrice générale de Copibec, Hélène Messier, les données d'utilisation pourraient être erronées à cause d'un contrôle moins serré du numérique. « *À partir du moment où le professeur peut lui-même mettre des textes numérisés sur une plateforme pédagogique, il doit les déclarer,* affirme-t-elle. *Mais, on sait que ce n'est pas toujours le cas.* » Elle explique par ailleurs qu'il est plus difficile de faire des vérifications. « *Pour le papier, c'est facile pour nous de mesurer*, conclut-elle. *On achète des copies des recueils et on vérifie s'ils nous ont été déclarés. Mais sur une plateforme numérique, c'est plus difficile, car ça prend des mots de passe.* »

Le temps permettra peut-être d'instaurer de nouveaux mécanismes de vérification et de déclaration sur les environnements numériques. Entre temps cependant, l'Université pourrait devoir revoir les frais de droit d'auteur facturés chaque trimestre.

CHARLES GAUDREAU

Laisse ta marque dans
QUARTIER L!BRE

Q!

Fais travailler ton imagination pour créer le nouveau logo de ton journal étudiant.

Tu as jusqu'au **1er décembre** pour proposer un logo original aux couleurs du journal : noir, rouge et blanc.

Soumets ta création à : redac@quartierlibre.ca

• Vie étudiante •

UniverSanté

Le festival Vie de Campus propose aux étudiants et aux employés de l'UdeM, de HEC et de Polytechnique de découvrir jusqu'au 8 décembre plus d'une soixantaine d'activités gratuites sur le campus pour bouger plus, manger mieux et créer des liens directement sur le campus de l'Université.

Pour la troisième année consécutive, Ma santé au sommet organise le festival Vie de Campus pour inciter étudiants et employés de l'UdeM à participer à la vie de campus au travers d'activités gratuites permettant d'adopter de saines habitudes de vie. Le bilan positif des deux éditions précédentes permet à l'équipe de Ma santé au sommet d'être confiante pour cette saison. *« C'est le côté initiation et découverte qui attire dans ce genre d'évènements,* estime la responsable du volet activité physique de Ma santé au sommet, Tina Tran. *Les participants prennent plaisir à essayer quelque chose qu'ils ne connaissent pas. »*

De nouvelles activités

Cette année, le festival innove en proposant, en plus du traditionnel volet physique, des activités culturelles et sociales. Ma santé au sommet s'est donc associé avec de nouveaux partenaires sur le campus pour diversifier son offre d'activités. Par exemple, les activités culturelles des Services aux étudiants (SAC) de l'UdeM et le Centre d'exposition de l'UdeM proposent la visite libre de l'exposition *Mont et merveilles*, des séances de cinéma ou encore des représentations de théâtre gratuites.

La Faculté de médecine de l'UdeM offre quant à elle des ateliers de réduction du stress basés sur la pleine conscience. Il y aura également, le 3 décembre, la grande guignolée de Noël de l'Action humanitaire et communautaire (AHC), qui se déroulera dans le cadre du festival. *« Le volet social et communautaire que l'on amène avec cette activité de bénévolat est un volet primordial à la santé de manière générale des étudiants, et donc cadre bien avec le festival »,* affirme le conseiller à l'AHC Martin Rioux.

Si la nouveauté est sociale et culturelle, l'activité physique n'est pas délaissée pour autant. Comme les deux années précédentes, le CEPSUM s'associe avec Ma santé au sommet pour donner des cours d'initiation gratuits dans 17 disciplines comme le badminton, le power-yoga ou la zumba. Cette année, quatre clubs sportifs étudiants – aviron, cross-country, quidditch et sauvetage sportif – s'associent aussi au festival pour proposer des entrainements ouverts à tous. Un moyen de se faire connaître et de recruter de nouveaux membres pour le président du club de quidditch, Minh Nhat Bui. *« C'est une bonne occasion de démystifier ce sport, parce qu'il n'est pas très connu, et aussi de s'impliquer dans la vie du campus, puisque le club a été officiellement reconnu il y a seulement deux mois »,* s'enthousiasme Minh.

Le festival devrait coûter 4 500 $ à l'organisme, d'après les prévisions budgétaires. *« Ma santé au sommet s'occupe de la gestion à l'interne*, précise Tina Tran. *Nous avons aussi engagé beaucoup d'étudiants pour travailler avec nous sur cette campagne. »* Ce recrutement représente 2 200 $ dans le budget, le reste étant consacré à la communication de l'évènement.

CORALIE MENSA

• Travaux •

Chantier en vue

Les résidents des tours mixtes de l'UdeM se sont aperçus ces dernières semaines qu'un mur a été abattu dans le salon étudiant. Les résidences de l'UdeM se lancent dans une importante entreprise de rénovation qui s'achèvera, selon leurs estimations, en avril 2014.

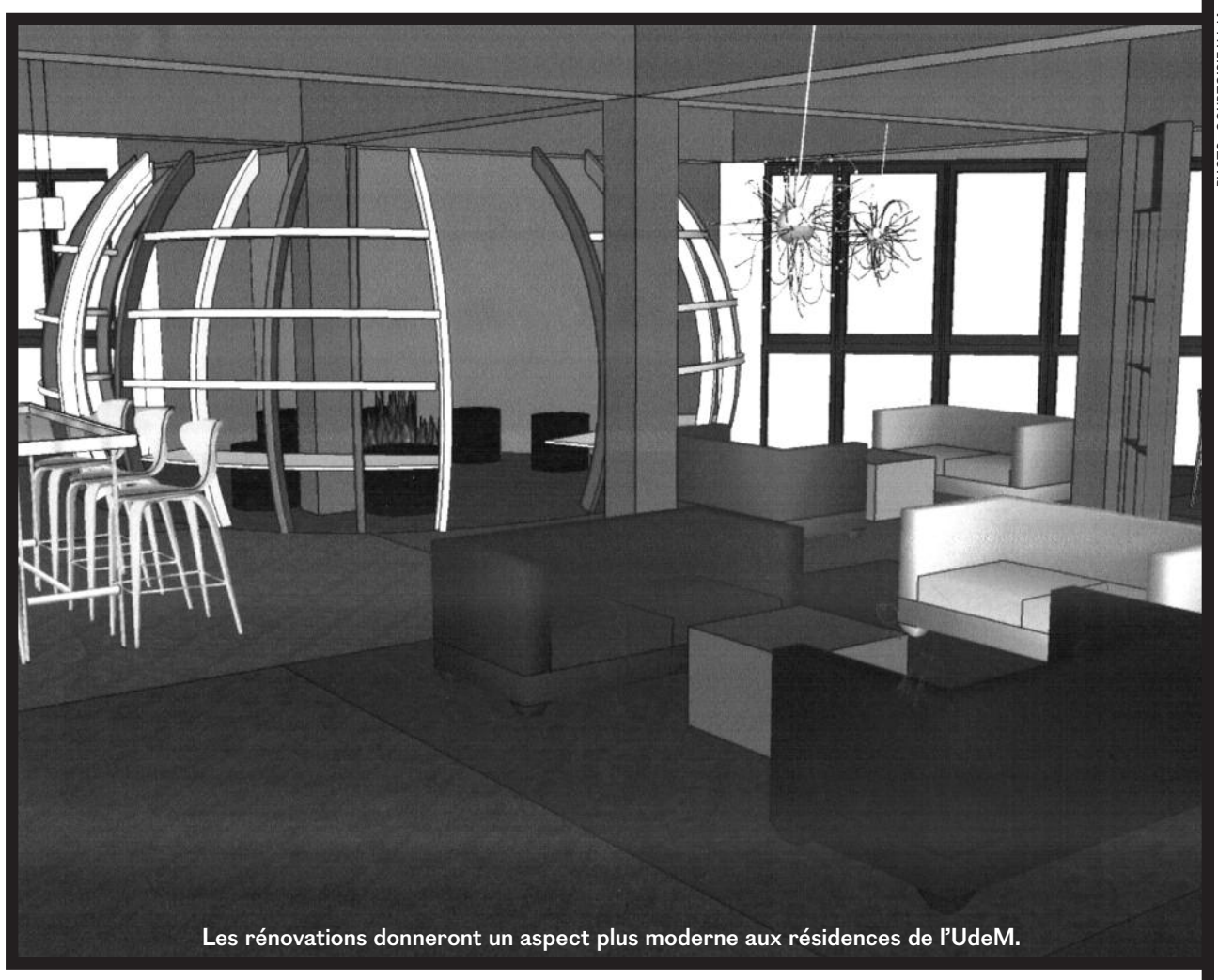


PHOTO : COURTOISIE UdeM

Les rénovations donneront un aspect plus moderne aux résidences de l'UdeM.

Hormis la salle de rencontres du cinquième étage des tours mixtes, communément appelée la salle de fête, les rénovations qui seront effectuées dans les résidences de l'UdeM sont dues aux demandes des locataires. La directrice des résidences de l'UdeM, Lyne McKay, affirme que la vision derrière ces rénovations est de renforcer le confort des usagers. *« Toutes les rénovations actuelles ou en cours visent des espaces qui amélioreront la qualité de vie des locataires »,* résume la directrice.

> *« Il n'est pas question ici d'ajouter un montant sur la facture des étudiants. »*
>
> **MATHIEU FILION**
> Porte-parole de l'UdeM

Les dépenses prévues s'élèvent à 150 000 $ pour les rénovations des tours mixtes et à 180 000 $ pour le pavillon situé au 2442, boul. Édouard-Montpetit. Ce montant inclut les travaux du salon étudiant actuellement en restauration. L'étudiante au baccalauréat en anthropologie Rachel Archambault souhaite que le nouveau salon étudiant ait une fonction claire. *« Dans ma tête, cet endroit est conçu pour faire ses devoirs, mais des gens viennent manger et jacasser*, se plaint l'étudiante. *La fonction de ce lieu gagnerait à être clarifiée. »*

Plus d'espace pour manger

Selon Mme McKay, le nouveau salon aura une mission explicitement définie. *« Nous rénovons ce salon, car nous souhaitons donner plus d'espace aux étudiants pour manger*, explique-t-elle. *Le mur abattu n'est que le début des rénovations dans cette salle : elle sera rénovée de fond en comble. »* D'autres travaux, dont les estimations de coûts sont encore inconnues, concernent la construction de cuisines communautaires et la rénovation de la salle de rencontres du cinquième étage.

L'étudiant à la maîtrise en sociologie et locataire Marc-Olivier Dumont souhaite qu'il y ait une construction de cuisines dans les tours mixtes, sinon un lieu plus communautaire pour le salon étudiant. *« On m'a déjà dit que si nous n'avions pas de cuisines actuellement dans les tours mixtes, c'est parce que les locataires de l'UdeM des années 1970 n'en voulaient pas*, dit-il. *On est en 2013. Aujourd'hui, les locataires ne se font pas toujours faire leurs repas par leur mère les fins de semaine. »*

En ce qui a trait au pavillon du 2442, boul. Édouard Montpetit, les travaux seront tous achevés d'ici février 2014. Les rénovations des cuisines des troisième et sixième étages coûteront 90 000 $. Même coût pour les salons étudiants des quatrième et cinquième étages. *« Il est à noter que les estimations mentionnées ici comprennent les mobiliers, les téléviseurs et les électroménagers qui seront fournis aux locataires des résidences »,* explique Lyne McKay.

Le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion, tient à préciser que les étudiants qui ne sont pas locataires aux résidences de l'UdeM ne paieront pas plus cher pour les rénovations en cours et à venir. *« Il n'est pas question ici d'ajouter un montant sur la facture des étudiants »,* affirme-t-il.

Cependant, il admet qu'il est possible que les locataires des résidences de l'UdeM voient leur loyer augmenter en vertu des lois et règlements de la Régie du logement du Québec. Ils n'assumeront toutefois pas la totalité des coûts, puisqu'une partie de ces derniers seront absorbés par le budget des résidences.

CHRISTOPHE PERRON-MARTEL

Le cheerleading au masculin

Constituée majoritairement de filles, l'équipe de cheerleaders des Carabins compte neuf athlètes masculins. Souvent montrés du doigt, les sportifs doivent faire face aux préjugés qui collent encore à ce sport.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Les Carabins ont terminé deuxième lors de la première compétition de la saison, dimanche 24 novembre.

Bien qu'il touche plus la gent féminine, ce sport a été créé à l'origine pour les hommes. « *Le cheerleading a changé de sexe durant la Deuxième Guerre mondiale, les femmes le pratiquait pour encourager les hommes partis au front,* explique l'entraineur en chef de l'Équipe de cheerleading, Véronique Bourgeois. *Par la suite, le sport est devenu ce que l'on connaît aujourd'hui. Maintenant, les hommes sont de retour !* » Par ailleurs, certains présidents américains, comme Dwight Eisenhower et George W. Bush, étaient eux-mêmes cheerleaders durant leurs études universitaires.

Moins de préjugés

L'étudiant en kinésiologie et actuellement dans sa cinquième année chez les Carabins Samuel St-Amour remarque que le regard du public sur ce sport est en plein changement. « *Je dirais que les préjugés ont pas mal évolué depuis les cinq dernières années,* confirme l'étudiant. *On voyait que les gens jugeaient bien plus à l'époque où j'ai commencé au cégep. Maintenant, ça va.* » Son partenaire Guillaume Thivierge, étudiant en arts et sciences et cheerleader depuis cinq ans aussi, appuie ses propos. « *La population québécoise est vraiment de plus en plus familière avec le sport,* constate Guillaume. *La télévision et internet y ont grandement contribué.* »

> *« J'apprends à faire des* backflips *! Je lance des filles dans les airs, c'est drôle. »*
>
> **MARC-OLIVIER DESMARAIS**
> Étudiant au DESS en comptabilité à HEC

Malgré tout, beaucoup des joueurs ont à gérer le jugement des autres. « *Au début, tout le monde pense que c'est faire des figures avec des pompons,* explique l'étudiant au DESS en comptabilité à HEC Marc-Olivier Desmarais. *Beaucoup de personnes commencent à rire quand je leur dis que je suis cheerleader, mais quand mes amis m'ont vu pour la première fois, ils étaient très impressionnés.* » Son collègue, étudiant en écriture de scénario et création littéraire Olivier Gérard, parle d'un autre type de situation qui se passe plus avec des professeurs de l'Université. « *Certains de mes professeurs me voient avec mon manteau Carabin et me demandent ce que je fais,* raconte l'étudiant. *Quand je leur réponds, on voit clairement qu'il y a une espèce de malaise. C'est comme s'ils étaient un peu déçus.* »

Vis-à-vis des autres formations des Carabins, aucun des membres de l'équipe ne s'est plaint de l'attitude de leurs homologues sportifs. « *En général, les autres Carabins vont nous supporter et être gentils avec nous*, explique Guillaume. *Cela dit, on sent quand même qu'ils ne nous considèrent pas égaux sur le plan athlétique.* »

Un style de vie

L'entrainement consiste en trois séances de deux heures par semaine. Il est aussi suggéré de faire de la musculation au minimum deux fois par semaine. Cependant, dans un souci d'excellence sportive, plusieurs des membres de l'équipe s'entrainent bien plus que le minimum nécessaire. Olivier fait partie de ces personnes. « *Je m'entraine presque tous les jours,* admet l'étudiant. *Avec les trois entrainements de cheerleading, je rajoute trois séances de musculations ainsi qu'une à deux séances de gymnastique par semaine.* » L'étudiant est actuellement remplaçant et tente de faire ses preuves dans l'équipe qu'il a rejoint au mois de septembre.

À cause du risque des figures effectuées, posséder une forme physique conséquente est important. « *C'est assez haut niveau, même si ce n'est pas encore accepté dans la mentalité de tout le monde,* déplore Samuel. *Ça demande beaucoup de puissance, d'agilité et surtout de coordination.* » L'étudiant s'est d'ailleurs blessé à la suite d'un mouvement non coordonné avec le reste de l'équipe. Sa blessure au poignet, assez sévère, ne lui permettra de revenir dans les compétitions qu'à partir du mois de janvier.

Marc-Olivier apprécie tout particulièrement les avantages liés aux Carabins. « *On a accès à un gym privé, les entraineurs sont vraiment compétents et l'ambiance est très cool*, raconte-t-il. *J'apprends à faire des* backflips*! Je lance des filles dans les airs, c'est drôle.* »

Les Carabins vont participer à deux compétitions, une nationale et une provinciale. Lors des compétitions, le nombre d'hommes dans les équipes est un facteur déterminant. Plus il y a d'hommes, plus la difficulté est élevée. Les Carabins ont décidé de ne pas inscrire tous leurs athlètes masculins dans la compétition nationale, afin d'être dans la plus petite catégorie pour avoir toutes les chances de leur côté. Au niveau national, les autres équipes sont généralement composées d'une vingtaine d'athlètes masculins. Les compétitions ont commencé fin novembre pour se terminer courant avril. La prochaine se déroulera à Toronto le samedi 30 novembre.

ADIL BOUKIND

Exigence et reconnaissance

Chaque année, plus de 400 étudiants font partie des Carabins et seulement une petite portion de ces étudiants aspirent à faire de leur passion un métier. Plusieurs étudiants-athlètes y adhèrent pour l'expérience, la passion ou tout simplement pour s'évader des études universitaires.

Selon le coordonnateur en sport d'excellence académique et affaires étudiantes, Jean-Pierre Chancy, faire du sport ne veut pas nécessairement dire se diriger chez les pros. « *Que ce soit un enfant de 5 ans qui fait du sport ou bien un étudiant faisant partie des Carabins, la situation est la même*, explique-t-il. *Dans les deux cas, les gens adhèrent à un sport avant tout pour la participation et s'imaginent rarement en faire un métier.* »

M. Chancy affirme que c'est un bon moyen de prévenir le décrochage scolaire et l'inactivité physique chez les personnes. En faisant partie des Bleus, les étudiants s'épanouissent et se redécouvrent. « *Étant dans l'équipe de hockey féminin, je me suis découvert des qualités et des défauts*, déclare l'étudiante en toxicomanie Kim Deschênes. *Une de mes plus grandes qualités est le leadership, que j'ai développé en étant capitaine de mon équipe.* »

Être chez les Carabins permet aux étudiants de vivre une expérience de compétition tant au niveau national qu'international. Les étudiants-athlètes faisant partie de l'équipe du programme de sport d'excellence bénéficient d'un support financier, dont les bourses, mais également d'outils pour les aider et les guider dans leur cheminement académique.

Bourses et expériences

D'après le site internet des Carabins, cinq catégories de bourses sont offertes aux étudiants-athlètes. Chacune de ces bourses vise une catégorie d'athlètes : première année, deuxième année et plus grande participation chez les Carabins. Ces bourses ont également des objectifs bien distincts. Par exemple, les bourses sportives de la deuxième à la cinquième année ont pour objectif de soutenir les étudiants qui se distinguent dans la pratique de leur sport tout en respectant les critères académiques établis par l'UdeM et par le Sport interuniversitaire canadien (SIC). En plus des bourses, les athlètes peuvent également se faire commanditer par certaines marques ou boutiques sportives. Cette aide leur permet de défrayer tous les coûts reliés à des compétitions de haut niveau.

L'ancien joueur de volleyball des Carabins Emmanuel André-Morin est aujourd'hui comptable pour la compagnie Bone Structure. Il explique que son expérience chez les Carabins lui a permis de se rendre compte qu'il est fait pour travailler en équipe. « *Faire partie de l'équipe de volleyball m'a permis de développer mon bagage émotionnel et personnel*, assure le comptable. *Cela m'a amené à un autre niveau dans ma carrière.* »

Selon M. André-Morin, les Carabins lui ont apporté un certain équilibre dans sa vie. Il a connu un immense succès en faisant partie de l'équipe de volleyball, notamment en remportant trois fois le titre d'athlète de l'année de 2008 à 2010. « *Pratiquer ce sport à raison de plusieurs heures par semaines m'a permis de me défaire de la pression académique qui m'entourait,* explique Emmanuel. *En diminuant temporairement cette pression, je pouvais me replonger dans mes études.* » D'après lui, sans le sport, il n'aurait jamais eu d'aussi bonnes notes.

Pour l'ancien joueur de football des Carabins Alexis Stropiano, qui travaille dans une compagnie de communication, son expérience chez les Bleus lui a permis de comprendre qu'il peut passer à travers n'importe quelle situation qui se présente à lui. « *Mes semaines étaient très chargées*, affirme-t-il. *Mes bourses couvraient uniquement les frais de scolarité, j'étais donc obligé de travailler à trois endroits différents.* » En plus de ses trois emplois, il devait s'entrainer avec l'équipe de football du mardi au vendredi de 16 heures à 22 heures.

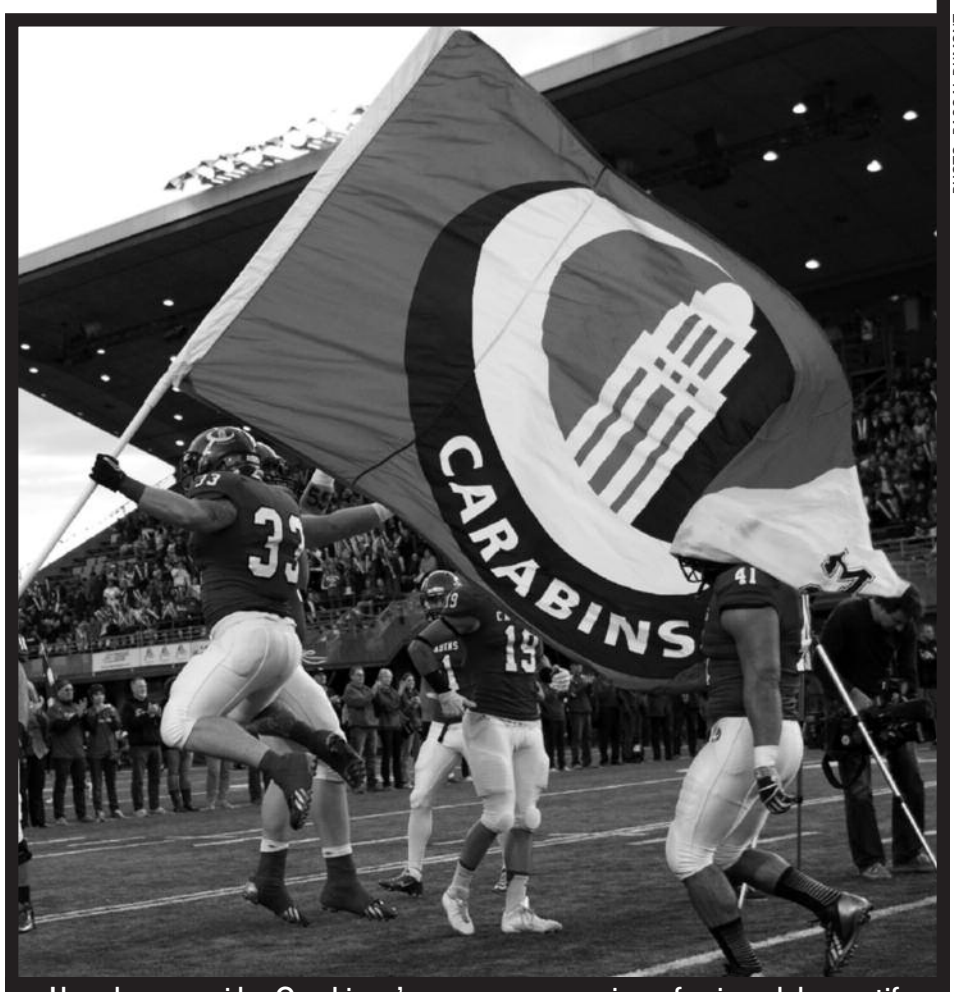


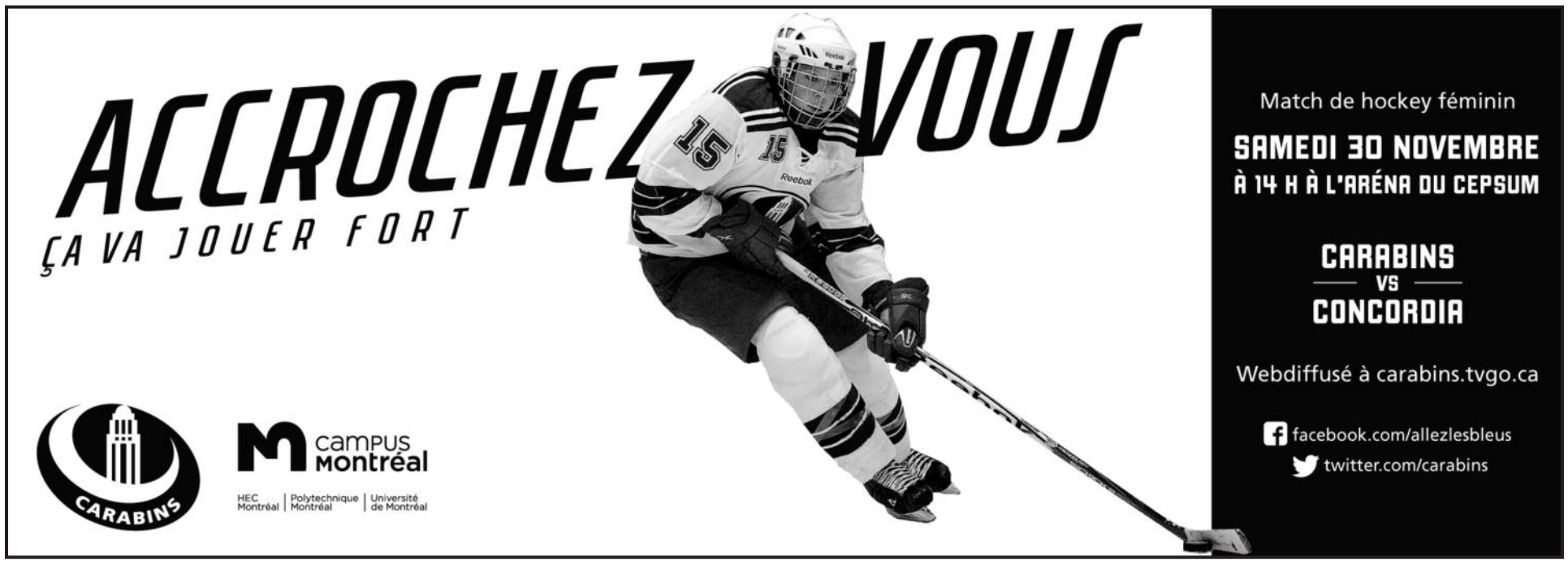
PHOTO : PASCAL DUMONT

Une place parmi les Carabins n'assure pas un avenir professionnel de sportif.

Malgré tout, pour M. Stropiano, faire partie des Carabins ou d'une autre équipe sportive universitaire apporte un avantage en soi lorsque vient le temps de trouver un emploi dans son domaine d'étude. « *Être un sportif au niveau universitaire, c'est être performant et savoir travailler en équipe*, explique-t-il. *Il faut être organisé pour réussir à concilier travail, école et entrainement, et les employeurs le savent.* »

Que ce soit pour les bienfaits physiques ou pour vivre une expérience universitaire plus développée, être Carabins n'est pas toujours synonyme d'une carrière professionnelle future puisque seulement 0,5 % des athlètes ne poursuivent pas leur sport à un haut niveau après les Carabins. Cependant, les anciens athlètes s'accordent sur un point, la marque des Bleus sur un curriculum vitæ est généralement bien accueillie.

ETHEL GUTIERREZ



Yan Bertrand
coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle
acadpc@faecum.qc.ca

Pourriez-vous être accusé de fraude ou de plagiat cette fin de session ?

Les accusations de fraude et de plagiat sont fréquentes en fin de session en raison du nombre d'examens, d'évaluations et de travaux durant cette période. Mais de quoi parlons-nous, au juste ? www.integrite.umontreal.ca

« Le plagiat est l'acte de faire passer pour siens [même de manière insouciante ou négligente] les textes ou les idées d'autrui. La fraude est un acte de tromperie fait pour gagner un avantage personnel, parfois au détriment des autres. »
www.integrite.umontreal.ca

Ces actes ne sont pas à prendre à la légère. Les manques à l'intégrité par la fraude ou le plagiat ont des conséquences, parfois très graves. Parmi les sanctions encourues, notons :

- la réprimande
- la reprise de l'évaluation ou du cours
- l'échec du cours
- l'obligation de réussir un cours additionnel
- l'expulsion de l'Université
- la révocation du diplôme.

En vertu du Règlement disciplinaire sur le plagiat ou la fraude concernant les étudiants de l'Université de Montréal, des sanctions plus sévères sont prévues en cas de récidive.

Dans tous les cas, qu'il y ait ou non intention de plagiat ou de fraude, les sanctions sont les mêmes.

Voici quelques actes pouvant faire l'objet d'accusation de plagiat ou de fraude :

- indiquer les références utilisées dans son travail en bibliographie, mais oublier de le faire dans le corps du texte (citations, notes de bas de page)
- modifier les résultats d'un rapport de laboratoire, car les résultats obtenus ne sont pas les bons
- consulter le travail d'un autre étudiant avant la remise d'une évaluation afin de s'en inspirer ou de le copier intégralement
- réutiliser la totalité ou une partie d'un travail remis lors d'un autre cours.

Les actes mentionnés ci-dessus ne sont que quelques-uns des exemples les plus fréquents. Pour éviter toute accusation, assurez-vous de connaître les règles de citation des références, d'être conscient des risques lors des exercices de reformulation comme les résumés ou les comptes-rendus, et de prendre connaissance des enjeux entourant l'intégrité, la fraude et le plagiat dans le cadre des études universitaires.

Pour cela, nous vous encourageons à consulter le site de l'Université sur la fraude et le plagiat au ***www.integrite.umontreal.ca***. Il regroupe l'ensemble des informations utiles sur le sujet (règlements, quiz, ressources, etc.) et peut grandement vous aider.

Informez-vous donc rapidement et soyez vigilants!

Vincent Fournier Gosselin
coordonnateur aux affaires externes
externe@faecum.qc.ca

La FAÉCUM et les étudiants internationaux

Les étudiants internationaux font face à des réalités et à des difficultés particulières auxquelles la FAÉCUM n'est pas indifférente. Des outils efficaces sont mis à leur disposition et les revendications académiques, politiques et sociales de la FAÉCUM tiennent compte des intérêts de ce groupe de membres.

Chaque année, plusieurs activités sont organisées afin de favoriser l'intégration des étudiants internationaux au sein de notre communauté universitaire. Que ce soit par des 5 à 7 ou par diverses activités de formation, la FAÉCUM souhaite faciliter leur passage à l'UdeM et le rendre le plus enrichissant possible. C'est dans cette optique que la Fédération met de l'avant plusieurs initiatives favorisant le succès et l'intégration des étudiants internationaux.

Les droits de scolarité des étudiants internationaux sont un sujet complexe de par le nombre ahurissant de possibilités et d'exceptions. Contrairement aux étudiants québécois, les étudiants internationaux ne paient pas tous le même tarif pour poursuivre leurs études postsecondaires dans les universités québécoises. En effet, selon leur pays d'origine, ils doivent débourser jusqu'à trois fois plus d'argent.

De plus, depuis quelque temps, il est possible pour les universités de surcharger les étudiants internationaux pour financer les frais de promotion à l'international. La FAÉCUM travaille cette année à limiter la déréglementation et les hausses de tarifs pour les étudiants internationaux.

En ce sens, la FAÉCUM travaille également à l'instauration d'un crédit d'impôt pour les étudiants obtenant leur résidence permanente au Québec. Cela permettrait, d'une part, d'instaurer une mesure d'équité, puisqu'ils paieront les mêmes taxes et impôts que tous les citoyens québécois. D'autre part, cette mesure aurait l'avantage de favoriser la rétention des cerveaux dans le contexte de société du savoir.

N'hésitez pas à consulter notre site web www.faecum.qc.ca et notre page Facebook si vous avez des questions ou si vous souhaitez connaître les développements sur les dossiers qui touchent ces étudiants, ainsi que les activités organisées au courant de l'année.

www.facebook.com/FAECUM
twitter.com/FAECUM

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

LE NOUVEL AN À NEW YORK

30 décembre au 1er janvier
à partir de 225$ occupation quadruple

Comptoirs de la FAÉCUM

INSCRIPTIONS AUX COMPTOIRS DE LA FAÉCUM

3200 JEAN-BRILLANT
LOCAL B-1265

PAVILLON ROGER GAUDRY
LOCAL V-114

PAVILLON MARIE-VICTORIN
HALL D'ACCUEIL

CAMPUS LAVAL
LOCAL B-3258

Voyages Tour Étudiant
1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec
www.vte-xtra.qc.ca

À vos casseroles

Une étude menée par une économiste américaine révèle que les femmes seraient plus heureuses à la maison qu'au travail. Cependant, plusieurs étudiantes et professeures à l'UdeM pensent que le bonheur se trouve plutôt entre la famille et la carrière. Selon elles, l'équilibre reste à privilégier.

« *Plus que de répondre à un mythe, l'étude donne des éléments factuels et des statistiques dans ce débat* », nuance le professeur adjoint en finance à HEC Pierre Chaigneau. Publiée en mai 2013 par la professeure en économie de l'Université de Chicago Marianne Bertrand dans la *American Economic Review*, l'étude remet en question l'idée reçue selon laquelle les femmes seraient plus heureuses en alliant famille et carrière réussie.

« Avec le féminisme, les femmes ont tellement milité pour ne pas être confinées à la maison. »

JENNIFER LACHAÎNE
Étudiante à la maîtrise en musique et au baccalauréat en enseignement secondaire

L'étude révèle que 47 % des femmes qui sont mères au foyer se déclarent très heureuses. Le pourcentage baisse à 43 % quand on regarde du côté de celles qui allient famille et carrière. Toutefois, Pierre Chaigneau invite à la prudence dans l'interprétation des résultats. « *Elle ne met pas en lumière des relations de causalité, c'est plus des corrélations*, explique le professeur adjoint. *Il faut faire attention à ça, et Marianne Bertrand le spécifie dans son article.* » L'auteure n'affirme donc pas qu'une femme au foyer est automatiquement plus heureuse que les autres.

ILLUSTRATION : NAVID MOQADDAM

Différent au Québec

L'ancienne secrétaire générale de la Fédération des associations des étudiants de l'UdeM (FAÉCUM) et maintenant conseillère politique au cabinet du ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, Stéphanie Tougas, pense que les résultats de l'étude sont à prendre avec des pincettes. « *C'est une étude américaine*, soutient-elle. *Il y a des choses qui nous distinguent culturellement au Québec.* » Celle qui est également étudiante à temps partiel en communication et politique cite en exemple les politiques d'emplois et les politiques familiales différentes.

Mme Tougas croit aussi que les femmes doivent concilier leur vie de famille et leur carrière, et prend ses parents comme modèle. « *Mon père et ma mère avaient une carrière, mais ils ont toujours trouvé le moyen d'équilibrer les deux* », déclare l'étudiante. Pour être heureuse dans sa vie, elle affirme qu'elle va avoir besoin des deux. Sa chef de cabinet représente une inspiration pour l'étudiante en communication et politique. Sa supérieure s'occupe de ses quatre enfants et son mari a un poste similaire au sein du gouvernement.

La professeure agrégée au Département de philosophie de l'UdeM Ryoa Chung partage l'avis de Stéphanie Tougas concernant les politiques québécoises. « *Le Canada est beaucoup plus avancé que les États-Unis en termes de politiques familiales, qui aident les travailleuses qui désirent une famille* », affirme-t-elle. La professeure se souvient avoir eu du soutien familial et un horaire de travail flexible à la suite de son accouchement.

Difficile d'être heureuse

Mme Chung révèle qu'elle n'a jamais été aussi heureuse depuis la naissance de son enfant et se met dans la catégorie des femmes pour qui carrière et famille font bon ménage. Elle s'interroge tout de même sur la définition du bonheur de Marianne Bertrand. « *Elle utilise des critères hédonistes et quantitatifs*, critique-t-elle. *Je ne pense pas que ça convienne pour décrire le sentiment de plénitude que je ressens.* »

L'étude parle d'anxiété, de stress, de fatigue ou d'un sentiment de culpabilité, parce qu'une femme ne voit pas assez ses enfants. « *Ce n'est pas juste des démons intérieurs, il y a des obstacles structurels* », mentionne Ryoa Chung. Elle pense qu'il faut des politiques familiales équitables qui permettent aux femmes de combiner carrière et famille. Bien que le Québec soit plus avancé que les États-Unis, Ryoa Chung estime qu'être une femme avec un bébé en milieu universitaire peut tout de même nuire à l'obtention d'une permanence ou d'un poste de professeur titulaire.

Mme Chung affirme néanmoins que l'étude s'adresse à des femmes en situation de pouvoir. « *Quand je me compare avec les moins privilégiées, je remarque que c'est plus facile pour moi* », reconnaît-elle.

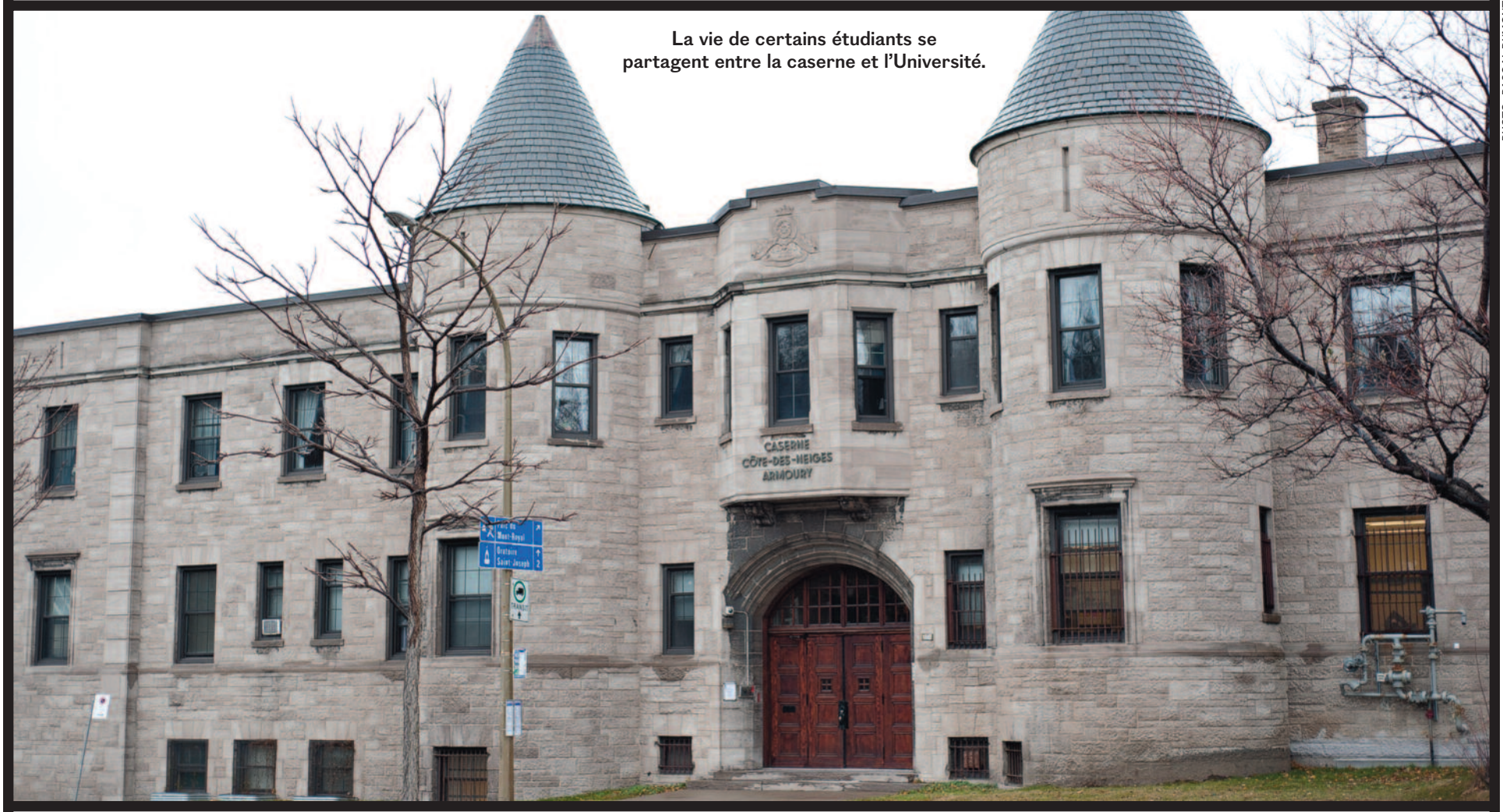
L'étudiante à la maîtrise en musique et au baccalauréat en enseignement secondaire, Jennifer Lachaîne, assure que la situation des musiciens est assez précaire. « *Le milieu de la musique n'est pas facilement conciliable avec la famille*, dit-elle. *Ce sont des horaires de fou et le revenu est instable.* » Elle explique qu'il est difficile pour un musicien de savoir quand il va jouer, quand vont arriver les projets, ainsi que l'argent gagné. L'étudiante veut elle-même devenir enseignante, en plus de continuer à jouer du saxophone classique. « *Enseigner est un métier qui peut amener plus de stabilité à son enfant* », justifie-t-elle.

Elle s'avoue surprise des résultats de l'étude. « *J'aurais pensé que ce serait le contraire*, admet-elle. *Avec le féminisme, les femmes ont tellement milité pour ne pas être confinées à la maison.* » Elle pense que, dans la situation actuelle, les femmes veulent s'accomplir à la fois à la maison et au travail. Elle admet cependant que la société renvoie l'image d'une femme forte, capable de concilier vie professionnelle et personnelle, dans laquelle il est parfois difficile de se retrouver.

ANNE-MARIE PROVOST

Garde-à-vous !

Payer ses frais de scolarité universitaires grâce à l'armée, c'est possible. Les Forces armées canadiennes (FAC) comptent de nombreux étudiants réservistes dans leurs rangs. Toutefois, cet avantage financier s'accompagne de contraintes.



La vie de certains étudiants se partagent entre la caserne et l'Université.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Aucune donnée ne permet de déterminer le nombre d'étudiants militaires inscrits à l'UdeM. *« Cela relève de la vie privée des étudiants »,* assure le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion. Selon le sergent Jason Salbo, 75 % des 300 à 400 réservistes recrutés dans la région de Montréal seraient étudiants au secondaire, dans des cégeps ou à l'université.

> *« Je recevais un solde mensuel, mais aussi des allocations. »*
>
> **CHARLES DEMERS-MARTEL**
> Capitaine au manège militaire Côte-des-Neiges

Réserviste depuis quatre ans, le lieutenant Jude Briocher compte se faire rembourser ses frais de scolarité. *« Je vais faire une demande pour qu'on me rembourse une partie de mes frais de scolarité pour mon inscription en première année de sciences politiques à l'UdeM »,* explique le lieutenant. Il compte travailler dans les FAC ou à l'extérieur selon les perspectives d'emplois qui se présenteront après ses études. *« Je travaillerai dans l'armée si je trouve une bonne opportunité ou dans le civil pour les mêmes raisons »,* affirme l'étudiant militaire.

Les bourses de l'armée

Les FAC comprennent deux branches : les Forces de réserve et les Forces régulières. Les militaires de la Force de réserve inscrits à un certificat ou à un diplôme dans une université, un collège ou un autre établissement d'éducation approuvé peuvent être admissibles à un remboursement de 50 % de leurs frais de scolarité, jusqu'à concurrence de 2 000 $ par année scolaire et de 8 000 $ pour l'ensemble de leur scolarité.

Outre le remboursement d'une partie des frais de scolarité, les réservistes sont payés chaque fois qu'ils participent aux séances d'entrainement qui ont lieu les soirs en semaine ou en fin de semaine. Un salaire leur est également versé lors des formations de l'été qui les préparent au métier de militaire. *« Chaque fois que je vais aux entrainements le mardi soir, je reçois l'équivalent d'une demie-journée de salaire*, explique le lieutenant Briocher. *Le samedi, c'est l'équivalent d'une journée de salaire, soit environ 131,68 $. »*

Il existe aussi d'autres avantages pour les réservistes : ils ne sont pas obligés d'aller sur le terrain d'intervention des Forces canadiennes s'ils ne le souhaitent pas. Toutefois, ils peuvent signer un contrat à temps plein limité pour des missions au Canada ou à l'étranger en cas de besoin. *« J'aimerais aller sur le terrain d'intervention des FAC, mais pour le moment, aucune opportunité ne se présente pour le poste de lieutenant »,* indique M. Briocher.

Si les étudiants s'engagent dans les Forces régulières par l'entremise du Programme d'études payées, les Forces armées canadiennes paient les frais de scolarité universitaire ou collégiale, les livres et le matériel scolaire. Ce soutien financier s'accompagne du versement d'un salaire durant le temps des études.

Le capitaine Charles Demers-Martel, au manège militaire de Côtes-des-Neiges, a bénéficié de ces avantages avec le programme de formation des officiers de la Force régulière (PFOR) dès l'âge de 17 ans. *« Mes frais de scolarité du Collège militaire royal (CMR) Saint-Jean, mes uniformes, mon matériel scolaire ont été payés par le ministère de la Défense nationale et des Forces armées canadiennes pendant toute la durée de mes études »,* certifie-t-il. Il cite aussi d'autres avantages. *« Je recevais un solde mensuel, mais aussi des allocations »,* se rappelle-t-il. Ce solde peut augmenter au fur et à mesure des années. Un élève-officier gagne 1 513 $ lors de la première année au collège militaire royal du Canada (CMR) à Kingston.

Le revers de la médaille

La vie d'étudiant militaire ne comprend pas que des avantages. Pour les étudiants ayant intégré les forces régulières, les FAC leur demandent de servir dans leurs rangs durant un certain temps après l'obtention de leur diplôme. La durée du service est calculée en fonction de la période d'études financée. Chaque mois d'études subventionnées équivaut à deux mois de service. Toutefois, les étudiants peuvent refuser ce compromis. *« Si vous n'acceptez pas de servir l'armée, vous allez rembourser les frais de scolarité payés par les FAC »,* explique le capitaine Demers-Martel.

Les Forces régulières et les Forces de réserve se divisent en deux : les officiers et les membres du rang. Pour les Forces de réserve, il est possible de s'enrôler directement en tant que membre du rang avec le niveau de secondaire quatre. Pour devenir officier, il n'est pas nécessaire d'avoir un baccalauréat, mais le candidat doit prouver, grâce aux bonnes notes obtenues, qu'il est capable d'obtenir un diplôme de premier cycle. Un étudiant militaire des Forces de réserve peut facilement concilier études et service au manège militaire.

Pour les Forces régulières, le niveau d'études minimum demandé est le même que celui des réservistes pour être membre du rang. Par contre, pour s'enrôler directement en tant qu'officier dans les Forces régulières, il faut obligatoirement avoir un baccalauréat.

ANSOU KINTY

Programmes méconnus

Vous vous êtes toujours demandé que pouvaient apprendre les étudiants en carriérologie, ou bien les débouchés d'un certificat en technologie et innocuité des aliments ? *Quartier Libre* vous fait découvrir des programmes d'études de l'UdeM et de l'UQAM.

Baccalauréat en développement de carrière (UQAM)

Qu'est-ce qu'on y étudie ?

Ancrée dans l'humain, la carriérologie renvoie à la science de la carrière. *« La carrière ne s'obtient pas, elle se construit durant une vie entière »,* avance l'étudiante à la maîtrise Marie-Noëlle de Sève. Indissociable de la psychologie, cet amalgame de sciences humaines aborde entre autres le système scolaire québécois, le marché de l'emploi, les ressources humaines ainsi que l'animation de groupe. Il considère l'humain dans toute sa complexité : personnalité, intérêts, aptitudes, performances cognitives, environnement psychosocial. *« Notre vocation est d'imbriquer l'individu, pourvu de ses forces et de ses limites dans la société en l'aidant à s'accomplir à son plein potentiel »,* synthétise l'étudiante.

La carriérologie requiert, selon elle, un intérêt viscéral pour l'humain, des aptitudes interactives et introspectives, de l'empathie et de la détermination. S'ajoutent à cela l'écoute, la maîtrise des outils de recherche numériques et une connaissance approfondie de l'économie selon l'ancienne étudiante au baccalauréat Julie Boulet.

Nombre d'étudiants

Le baccalauréat est contingenté à 120 étudiants, parfois 130. La maîtrise en admet 30 par année. Ces contingents sont généralement atteints. C'est le cas pour ce trimestre d'automne. L'assistant de gestion de programme du baccalauréat, Ghyslain Larcher, considère les perspectives d'avenir très bonnes. *« C'est une avenue qui offre beaucoup d'emplois, peu importe la conjoncture économique*, soutient-il. Des propos que corrobore Julie Boulet. *« Il y a constamment de l'emploi »,* indique-t-elle.

Les débouchés

Les secteurs scolaire, organisationnel, communautaire et gouvernemental offrent une panoplie de débouchés, tels que la psychothérapie, l'orientation de carrière et la sélection de personnel. Ramener ce champ d'expertise à l'unique poste d'orienteur pédagogique serait réducteur face aux multiples possibilités. Selon une récente étude du ministère de l'Éducation, 80 % des finissants du baccalauréat sont employés. Les autres 20 % poursuivent leurs études.

Témoignage d'une étudiante

Julie Boulet n'a pas œuvré comme conseillère en développement de carrière dès sa sortie de l'université. Elle a d'abord occupé un poste d'intervenante psychosociale dans un Carrefour jeunesse-emploi. Elle le quittera, car aider des jeunes en difficulté à intégrer le marché de l'emploi divergeait de son champ d'expertise. Il faudra qu'elle attende un poste dans un YMCA pour devenir conseillère en développement de carrière. À ce jour, elle travaille chez Parachute Carrière, une entreprise d'aide à la recherche d'emploi. *« Ce poste correspond exactement à mes aspirations,* se réjouit Julie Boulet. *Je me vois à long terme dans cette entreprise en pleine expansion. »* Son conjoint, également ancien étudiant du baccalauréat, travaille dans une entreprise d'insertion en informatique à but non lucratif Insertech Angus.

CAROLINE BERTRAND

Baccalauréat en sécurité et études policières (UdeM)

Qu'est-ce qu'on y étudie ?

« Si vous voulez devenir enquêteur sur des scènes de crimes comme dans CSI : les experts*, ce baccalauréat n'est pas fait pour vous »,* prévient d'emblée la responsable du baccalauréat en sécurité et études policières de l'UdeM, Sylvie Archambault. Ce programme de l'École de criminologie ne forme pas des policiers, mais plutôt des analystes, des enquêteurs civils ainsi que des stratèges en sécurité intérieure. Après une première année généraliste, les étudiants se spécialisent en deuxième année et choisissent entre les profils analyse et intervention. Les premiers se destinent à la maîtrise en criminologie et à la recherche tandis que les seconds suivent des cours plus pratiques et se destinent directement au marché du travail. Enfin, en troisième année, tous les étudiants mettent en pratique leurs connaissances pendant un stage de 15 semaines à la session d'hiver. *« Le stage est très important dans le bac parce qu'il est souvent la porte d'entrée sur le marché du travail pour nos finissants »*, fait remarquer la responsable du baccalauréat.

Nombre d'étudiants

Chaque automne, 85 étudiants sont admis dans ce programme contingenté et une soixantaine environ est diplômée trois ans plus tard. Parmi eux, entre six et dix choisissent le profil « analyse ». La grande majorité restante s'oriente en « intervention ». Alors que le programme comptait une majorité d'hommes à sa création en 1999, la tendance s'est inversée jusqu'à atteindre aujourd'hui une proportion de 55 % de femmes.

Les débouchés

« Avec les évènements du 11 septembre 2001, la sécurité est devenue un enjeu pour tout le monde : les entreprises privées comme le public, tout le monde pense "sécurité" maintenant », analyse Sylvie Archambault. Les débouchés sont donc variés pour ce baccalauréat. Dans la police ou à la Gendarmerie royale du Canada (GRC), ils peuvent occuper des postes civils d'analyste ou d'enquêteur, majoritairement dans le crime économique. Les organismes parapublics tels qu'Hydro-Québec ou Loto-Québec, et les entreprises privées comme Rona, qui ont toutes besoin de sécurité à l'interne, sont aussi des employeurs.

Témoignage d'une étudiante

Céline Lamige a été diplômée du baccalauréat en sécurité et études policières en 2007. Elle s'est orientée vers ce programme après un refus d'admission au baccalauréat en criminologie. Elle n'a pas été déçue de son choix. *« Les cours sont variés*, remarque-t-elle. *Ils abordent autant la sécurité que la police*, *et donnent aussi de beaux choix d'avenir. »* Pour le futur, *« la clé, c'est le stage »,* avoue Céline. Elle a effectué le sien au Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). C'est grâce à cette expérience qu'elle a été embauchée dès 2008 comme analyste au Service de police de L'Assomption, poste qu'elle occupe toujours aujourd'hui. Pour l'instant, Céline souhaite rester dans le milieu policier. Toutefois, elle ne se ferme pas de portes et parle, pourquoi pas, de devenir enquêteuse privée dans quelques années.

CORALIE MENSA

Certificat en technologie et innocuité des aliments (UdeM)

Qu'est-ce qu'on y étudie ?

Le certificat en technologie et innocuité des aliments vise à assurer un haut degré d'hygiène et de salubrité des mets qui atterrissent sur la table du consommateur. Le volet technologie renvoie au processus de transformation des animaux uniquement en produits alimentaires. L'aspect innocuité renvoie à l'hygiène, la salubrité ainsi qu'à l'analyse du risque et d'assurance qualité tout au long du processus. Selon l'enseignant au certificat et chercheur à la Chaire de recherche en salubrité des viandes à la Faculté de médecine vétérinaire de l'UdeM, Dr Philippe Fravalo, la démarche du programme *« est basée sur l'analyse de l'hygiène et du risque relié à toutes les étapes de transformation des viandes, depuis l'élevage jusqu'à l'assiette »*. Selon lui, l'enseignement est basé sur le modèle de production de la viande, car elle est le cœur du métier de la région et offre un accès privilégié aux abattoirs ainsi qu'aux autres usines de transformation. La viande n'est pas le seul secteur à subir un contrôle. *« Les techniques et les normes sont les mêmes pour les autres secteurs de l'industrie agroalimentaire »*, ajoute-t-il.

Nombre d'étudiants

Selon la secrétaire en charge du suivi des étudiants, Christine Fravalo, *« le certificat a attiré 11 étudiants pour l'année en cours. »* Le programme en est à sa cinquième cohorte depuis son ouverture. Il compte entre 10 et 14 étudiants selon les années. Le seuil minimal de 15 étudiants est un objectif à atteindre. Les étudiants finissent le programme dans un délai de 14 à 24 mois, dépendamment de la réalisation de leur stage. Cette spécialité attire aussi quelques étudiants étrangers venus d'Afrique et de l'Europe de l'Est. Afin d'attirer les professionnels, une réflexion est en cours pour intégrer la Faculté de l'éducation permanente (FEP) afin d'aménager des cours pendant la soirée et les fins de semaine.

Les débouchés

Ce certificat permet à des étudiants ou à des professionnels d'accéder aux postes de techniciens de contrôle de la qualité des aliments, que ce soit à l'Agence canadienne d'inspection des aliments (ACIA) ou bien dans les abattoirs, le secteur laitier ou la distribution agroalimentaire. *« Une bonne partie de nos étudiants trouvent du travail là où ils ont fait leur stage »*, assure le Dr Fravalo.

Témoignage d'un étudiant

Youssouf Baldé, originaire du Sénégal, a réussi à finir son certificat en une année. Après son baccalauréat en biologie obtenu en 2012, il s'est inscrit au certificat en technologie et innocuité alimentaire. À ce jour, l'ancien étudiant du certificat travaille dans la compagnie de biotechnologie Biena Inc. et poursuit une maîtrise en santé publique. *« Comme je cherchais du travail, je ne voulais pas entamer une maîtrise,* explique M. Baldé. *Je suis finalement tombé sur ce certificat. Les cours sont diversifiés : on y apprend les aspects techniques pour les professionnels du contrôle qualité et aussi les aspects réglementaires qui régissent toutes les usines. »* Avec cette formation, il regarde différemment *« les restaurants et même les cuisines de ses amis »*, déclare-t-il. Toutefois, il regrette que les cours se déroulent sur un campus éloigné tel que celui de Saint-Hyacinthe.

SAMIR BEN

Quand les étudiants perdent le nord

Quel étudiant n'a pas déjà pensé à changer de programme d'études ? L'Université est la première ressource vers laquelle les étudiants devraient s'orienter. Toutefois, les services d'aide à l'orientation demeurent méconnus sur le campus de l'UdeM.

Le nombre d'étudiants aux prises avec les défis de l'indécision vocationnelle à l'UdeM reste méconnu. La coordonnatrice par intérim du service Orientation scolaire et professionnelle du Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), France Dodier, explique que *« cette information n'est pas archivée ou calculée au CÉSAR »*. Toutefois, une étude apparue dans le *Canadian Journal of Career Development* en 2003, évalue la proportion totale des étudiants en première année d'études universitaires qui sont soit très indécis ou un peu indécis quant à leur choix de carrière, à près de 64,4 %. D'autre part, une étude menée par les professeurs Manuel Crespo et France Houle de l'UdeM en 1995 a permis d'établir une corrélation évidente entre l'indécision professionnelle et l'abandon des études universitaires.

Le service d'orientation scolaire n'est pas publicisé à l'Université. À l'opposé, les affiches du CEPSUM prônant l'importance de l'activité physique, les rappels sur des ateliers de préparation à l'emploi, ainsi que l'invitation à des activités culturelles abondent. Le manque de publicité signifierait que l'indécision vocationnelle, c'est-à-dire la difficulté à choisir une destination professionnelle, n'est pas un problème à l'UdeM. Ce n'est pas ce que croit Mme Dodier. *« C'est un problème important qui peut se voir dans toutes les universités »*, précise la coordonnatrice. Pourquoi ce service ne bénéficie pas d'autant d'espace publicitaire que d'autres, Mme Dodier ne le sait pas. *« Ce n'est pas le CÉSAR qui détermine quel service de notre Centre sera publicisé*, souligne-t-elle. *Cela fait partie d'une autre instance. »*

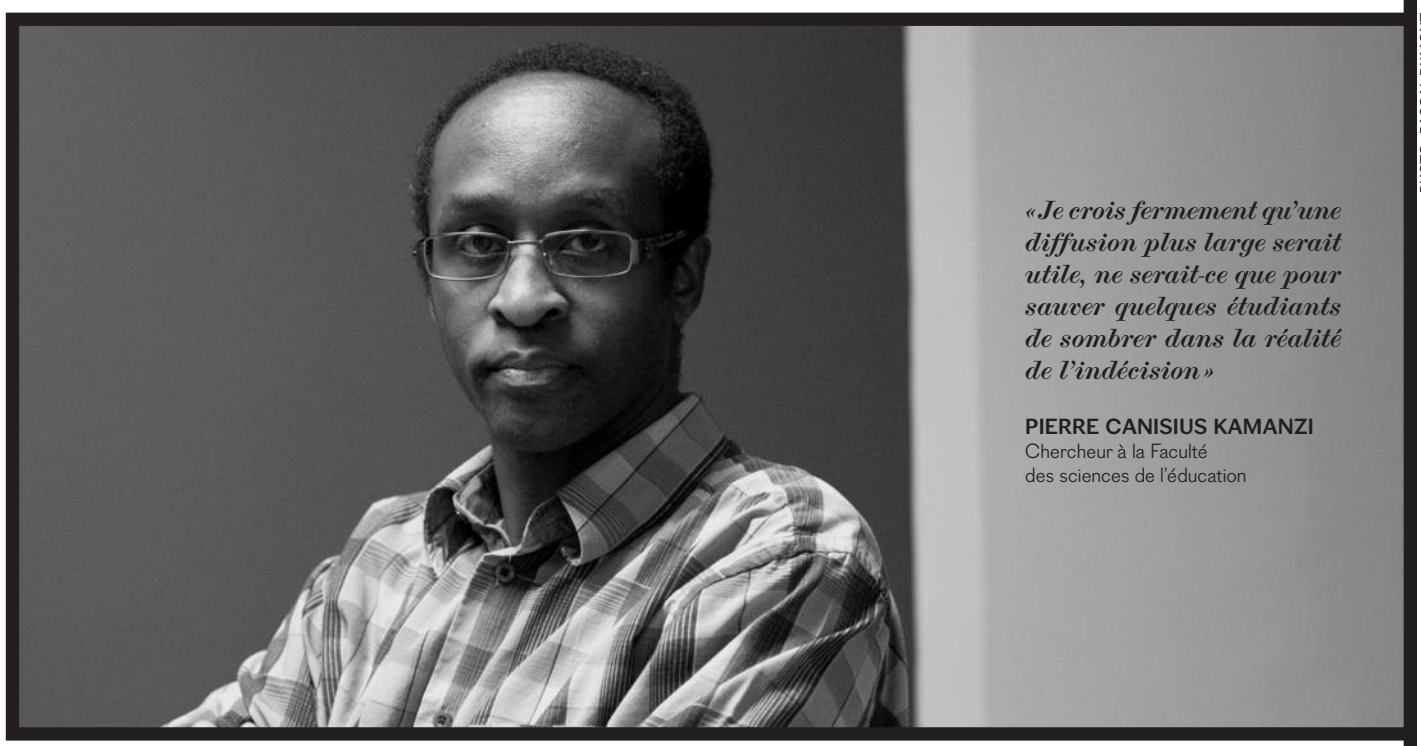


PHOTO : PASCAL DUMONT

« Je crois fermement qu'une diffusion plus large serait utile, ne serait-ce que pour sauver quelques étudiants de sombrer dans la réalité de l'indécision »

PIERRE CANISIUS KAMANZI
Chercheur à la Faculté des sciences de l'éducation

Rejoindre une majorité

La conseillère en communications aux Services aux étudiants (SAÉ), Virginie Roy, travaille en collaboration avec les organisations qui desservent la communauté estudiantine, dont le CÉSAR. *« L'orientation scolaire n'est pas plus mal représentée qu'un autre service,* dit-elle. *Il y en a d'autres aussi qui sont peu connus. Pour améliorer leur représentation, il faut faire des recherches. C'est un travail en profondeur qui peut prendre des mois. »* Elle croit que ce n'est pas la publicité qui fera une grande différence. *« Il n'y a pas de meilleure expérience que de franchir la porte du CÉSAR et de rencontrer un professionnel,* selon l'ancienne stratège d'une agence de publicité. *Le plus important ce ne sont pas les affiches, mais les relations humaines, le* one-to-one. *»* Employée depuis le mois d'août dernier, elle explique qu'elle a été recrutée afin d'améliorer les mécanismes de communication du SAÉ en fonction des besoins des étudiants.

Le fait que ce service ne soit pas promu peut aussi renforcer l'isolement. *« Souvent les étudiants peuvent s'abstenir de parler de leur problème par peur du jugement*, avance le professeur titulaire au Département de psychologie de l'UdeM Luc Brunet. *Le manque de contenu à ce sujet sur le campus évite qu'on y porte une réflexion. Le fait que ce service ne soit pas vraiment connu ni publicisé fait en sorte que l'étudiant peut éviter de se poser des questions par rapport à ce qu'il vit. »* Il complète son idée en expliquant qu'une discussion plus ouverte sur l'espace social du campus peut aider à normaliser cet enjeu et à réduire le malaise subi par l'étudiant indécis.

« Je ne crois pas que ce type d'enjeu soit un problème individualisé, déclare le professeur en communication organisationnelle de l'UdeM Boris Brummans. *Je pense qu'une majorité d'étudiants en viennent à se questionner sur la pertinence de leurs études. C'est normal et même souhaitable. »* Il précise qu'un étudiant trop confiant qui ne se poserait pas du tout de questions viendrait peut-être à regretter de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Des professeurs ressources

Les professeurs sont régulièrement sollicités par les étudiants indécis, car ils représentent des sources de références. C'est le cas de M. Brummans qui relate qu'il reçoit parfois à son bureau des étudiants qui se questionnent sur la direction et les possibilités qui découlent de leur programme d'études. Toutefois, il n'a jamais eu le réflexe d'orienter les étudiants vers le CÉSAR pour la simple raison qu'il ne connaissait pas ce service avant l'entrevue. *« Je suis à l'UdeM depuis 2004 et c'est la première fois que j'entends parler du CÉSAR*, assure le professeur en communication organisationnelle. *Lorsqu'un étudiant vient à mon bureau avec des questions sur son parcours, j'essaie de lui répondre du mieux de mes connaissances. »*

Le chercheur à la Faculté des sciences de l'éducation Pierre Canisius Kamanzi est d'avis qu'il faut pousser sur la visibilité de ce service. *« Je crois fermement qu'une diffusion plus large serait utile, ne serait-ce que pour sauver quelques étudiants de sombrer dans la réalité de l'indécision »,* affirme-t-il. Il va jusqu'à suggérer une communication plus fluide entre le CÉSAR et les associations étudiantes qui ont pour rôle d'informer avec assiduité les services disponibles aux étudiants. Il insiste aussi sur l'importance de faire connaître le service en temps opportun. *« Cette information doit être communiquée idéalement lorsqu'un étudiant débute son programme pour qu'il puisse réagir rapidement et chercher du soutien au besoin »,* lance le chercheur de la Faculté des sciences de l'éducation.

M. Kamanzi conclut dans ses recherches que les étudiants les plus à risque de se retrouver dans un contexte d'indécision sont souvent ceux qui découlent d'une famille non scolarisée (niveau universitaire) ou immigrante. Ils ne peuvent bénéficier des conseils quant à leur carrière auprès de leurs parents ou de leurs frères et sœurs, car ces derniers méconnaissent souvent le système éducatif et même le marché.

Les réalités de la réorientation

Un coût est associé au service d'orientation scolaire. Il peut avoir un effet démotivant pour quelques-uns. C'est le cas de l'ancienne étudiante au programme d'accès aux études universitaires Myrlaine Bien-Aimé. Après une session à l'automne 2012, elle se rend compte qu'elle a besoin de rediriger son parcours. Son premier rendez-vous au CÉSAR lui laisse alors une impression amère. Elle est informée qu'elle doit dépenser 15 $ par visite pour approfondir sa connaissance de soi et qu'au moins six rencontres lui sont nécessaires. *« J'ai trouvé cela injuste*, dit-elle. *Mes revenus ont diminué depuis que je m'investis à temps plein à l'école. Je trouve que j'ai déjà assez dépensé pour des cours qui finalement ne m'ont pas vraiment servi. Et là, on me demande d'investir au minimum une centaine de dollars de plus »*. Elle explique que son indignation s'est amplifiée quand elle a découvert qu'un carrefour jeunesse-emploi (CJE) dans son quartier pouvait lui fournir des services d'orientation gratuitement.

Mme Dodier précise que le sentiment d'indécision est plus courant chez les étudiants inscrits dans des programmes plus généraux, tels que les communications, les sciences politiques ou les études internationales. Parfois, il s'agit de simplement les aider à peaufiner leur vision dans une perspective d'entonnoir pour mieux diriger leur attention vers quelque chose de plus concret et qui concorde avec leurs intérêts, suggère la coordonnatrice du CÉSAR.

KARINA SANCHEZ

S'endormir entre deux écrans

Certains étudiants ont l'habitude de dormir avec leur cellulaire ou d'utiliser leur ordinateur au lit juste avant de s'endormir. Toutefois, cette habitude a des répercussions sur le sommeil et peut causer à long terme un dérèglement du cycle du sommeil ou des émotions.

PHOTO : ADIL BOUKIND

L'utilisation du cellulaire ou de l'ordinateur avant de dormir peut entraîner des méfaits sur l'organisme en raison de la trop grande intensité lumineuse de ces appareils.

Selon un sondage réalisé par la compagnie téléphonique Rogers, 74 % des gens consultent leur téléphone le matin avant même de se brosser les dents, et 48 % d'entre eux l'apportent au lit avant de se coucher. *« Tous les jours, je me couche avec mon cellulaire et je peux facilement passer une vingtaine de minutes avant d'éteindre la lumière*, reconnaît l'étudiante en communication à l'UdeM Pauline Della-Guionie. *C'est également la première chose que je prends en me levant le matin. »*

> *« On retrouve une dimension de présence. Les personnes ont peur d'être oubliées si jamais elles ne sont pas joignables, mais aussi de ne plus exister dans leur cercle d'amis. »*
>
> **ANDRÉ CARON**
> Professeur titulaire au Département de communication de l'UdeM

De son côté, l'étudiante en enseignement à l'université de Sherbrooke Jennifer Alves Nadeau s'endort tous les jours avec son ordinateur dans le lit tout en rechargeant son cellulaire à côté d'elle. *« J'aime m'endormir avec de la musique*, dit-elle. *Par contre, je n'oublie pas de mettre mon cellulaire sur le mode vibreur afin qu'il ne me réveille pas. »* Contrairement à l'étudiante de Sherbrooke, l'étudiante de l'UdeM explique que si son cellulaire sonne durant la nuit et qu'elle l'entend, elle répond, mais parvient à se rendormir facilement. *« Le cellulaire n'affecte pas mon sommeil »*, juge l'étudiante en communication.

La professeure au Département de psychologie de l'UdeM Julie Carrier affirme au contraire que les cellulaires et les ordinateurs génèrent une très grande intensité de lumière et provoquent un effet stimulant au cerveau. *« Le message envoyé au cerveau dit qu'il fait encore jour, et par conséquent, qu'il n'est pas l'heure de dormir »*, explique Mme Carrier. Le comportement de l'individu face à son utilisation des nouvelles technologies influence aussi le cycle du sommeil : jouer à des jeux stimulants sur son ordinateur ou à des mots cachés sur son cellulaire n'a pas les mêmes répercussions sur une personne.

L'hormone de Morphée

Communément appelée l'hormone du sommeil, la mélatonine est sécrétée par une glande en réponse à une absence de lumière. Selon une étude de l'Institut Polytechnique Rensselaer (RPI) de New York, le rétroéclairage et l'exposition nocturne aux rayons des diodes électroluminescentes (DEL) provenant des cellulaires, des tablettes et des ordinateurs peuvent ralentir, voire même arrêter la production de mélatonine.

« Notre horloge est extrêmement sensible à la lumière, déclare la professeure titulaire au Départment de psychiatrie de la Faculté de médecine de l'UdeM Marie Dumont. *Cette lumière bleue contrôle notre horloge et finit par créer un dérèglement. »* Une exposition de deux heures à la lumière émise par un écran d'ordinateur ou de cellulaire réduit de 20 % la mélatonine dans le corps d'un individu, révèle l'étude du RPI. Mme Dumont affirme que cette source de lumière perturbe la phase de sommeil et affecte le rythme circadien. Ce rythme intérieur gère les 24 heures d'une journée.

À plus long terme, l'accumulation du manque de sommeil peut entrainer plusieurs conséquences. *« Elle affecte notre vigilance, notre performance et notre humeur*, explique Mme Dumont. Ce *manque de sommeil peut également entrainer une prise de poids, voire même engendrer du diabète. »*

Mme Carrier doute un peu des recherches faites concernant l'effet de la lumière des écrans sur notre sommeil. *« Si on utilise notre écran avec l'intensité la plus forte, il est normal que cela affecte notre sommeil*, soutient-elle. *Par contre, si on les utilise avec la plus faible intensité, je ne vois pas de problème. »*

Jamais sans mon cellulaire

Selon le professeur titulaire au Département de communication de l'UdeM André Caron, les individus qui se couchent avec leurs téléphones le font par peur de manquer un appel important de la part d'un proche. *« Pour plusieurs, le cellulaire est une couverture de sécurité*, déclare M. Caron. *Symboliquement, ce n'est pas juste un outil de communication, mais tout l'univers qui gravite autour de la personne. »* L'étudiante en communication Pauline Della-Guionie se reconnaît dans les propos du professeur. *« Je veux être disponible si un des mes amis ou quelqu'un de ma famille a besoin de me rejoindre*, déclare l'étudiante. *De plus, je m'en sers comme réveil-matin, et avant de me coucher, je parle à mon copain, ou bien je vais sur Facebook ou Instagram. »*

Avec l'arrivée des nouvelles technologies, un nouveau terme est apparu « la nomophobie ». Ce terme représente un état de stress que vivent les personnes lorsqu'elles sont séparées de leurs téléphones cellulaires.

Dans son livre *Culture mobile* coécrit avec Letizia Caronia, M. Caron explique que la société actuelle est de plus en plus interconnectée. Il en résulte un débordement de l'information de plus en plus intense, et surtout rapide, en raison de la multitude de gadgets électroniques.

Les nouvelles technologies de l'information apportent une certaine insécurité à l'individu. *« On retrouve une dimension de présence*, affirme le professeur de communication. *Les personnes ont peur d'être oubliées si jamais elles ne sont pas joignables, mais aussi de ne plus exister dans leur cercle d'amis. »*

Ces habitudes disparaissent d'elles-mêmes avec l'âge, au moment où la personne acquiert davantage de maturité. *« Plus tard, on se rend compte qu'on n'a pas besoin d'avoir 150 amis Facebook, mais qu'on a cinq amis sur qui on peut compter en tout temps »*, explique le professeur. Toutefois, ces technologies sont tellement bien ancrées dans notre quotidien qu'on ne s'en aperçoit plus. Elles sont rendues pratiquement transparentes commente M. Caron.

ETHEL GUTIERREZ

Quoi de neuf, docteur ?

Près de 6 % des étudiants de l'UdeM s'engagent dans la voie du doctorat. Toutefois, des doctorants décident d'abandonner leur thèse en cours de route, notamment pour des raisons économiques. L'Université et la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM) déclarent que des efforts sont faits afin de mieux répondre aux besoins des étudiants.

L'année dernière, 650 étudiants de l'UdeM ont obtenu leur doctorat. Selon le vice-doyen exécutif de la Faculté des études supérieures et postdoctorales, Richard Patry, les inscriptions au troisième cycle ont augmenté de 20 % depuis les dix dernières années.

Cependant, près de 40 % des doctorants de l'UdeM finissent par abandonner leur thèse. *« L'abandon est un problème sérieux sur lequel l'Université travaille »,* avance M. Patry. Parmi les causes soulevées, la question financière occupe une place de premier plan.

« Compléter un doctorat est un signe d'accomplissement incroyable. Pour toutes les épreuves qu'on traverse, mais aussi pour toutes les connaissances que ça apporte. »

MAUD LAPORTE-ROY
Coordonnatrice aux affaires académiques des cycles supérieurs de la FAÉCUM

L'étudiant partage souvent son temps entre sa thèse et un emploi. Cependant, des bourses sont distribuées pour soutenir financièrement les étudiants. Ce n'est pas ce qui manque, explique M. Patry. *« L'UdeM distribue des bourses à près de 5 000 étudiants*, souligne-t-il. *Cela ne s'arrête pas là. Les bourses disponibles provenant du fédéral, du provincial ou de fondations privées sont listées par centaines sur le site internet de l'UdeM. »*

Répartition inégale des bourses

Roger Alfani, doctorant en sciences des religions et père de deux jeunes enfants, regrette que les bourses destinées aux familles soient réservées aux mères uniquement. M. Alfani fait référence à la bourse de maternité destinée aux doctorantes enceintes. Selon lui, il existerait donc une répartition inéquitable des bourses. Le docteur en communication Cheick Oumar Traoré soutient que c'est le cas. *« Un étudiant étranger se voit régulièrement refuser des bourses à cause de son statut d'immigré bien qu'il possède un dossier académique aussi impeccable qu'un étudiant résidant »,* déplore-t-il.

D'autres éléments peuvent jouer en défaveur des candidats pour l'obtention de bourses, comme le manque de certaines expériences sur un curriculum vitæ. *« Avoir été rédacteur d'articles ou conférencier, par exemple, sont des avantages pour l'étudiant*, déclare le doctorant Roger Alfani. *Choses que je n'ai pas faites. Si j'avais su. »* Ce sont des activités à privilégier avant et pendant son doctorat, conseille-t-il.

La durée normale des études doctorales est de quatre à cinq ans. L'étudiant moyen l'effectue en six ans et demi. Les plus rapides sont récompensés par des bourses de mérite. Tel est le cas de M. Traoré. *« Ayant terminé mon doctorat en trois ans et demi, j'ai pu bénéficier de trois bourses supplémentaires »,* explique-t-il.

Des ressources disponibles

La FAÉCUM est une des instances qui dessert la communauté doctorante à plusieurs niveaux. Afin d'encourager les contacts humains pour briser l'isolement qui accable les doctorants, elle organise des activités sociales destinées aux cycles supérieurs. La Fédération met aussi à leur disposition des documents pour les aider à postuler pour des bourses, régler un malentendu avec leur directeur de projet, et demeure à l'écoute des besoins ainsi que des plaintes des étudiants.

D'autres services sont disponibles à l'UdeM. *« L'aide au placement, l'offre de cours pour développer des compétences transversales comme la gestion de projet, les relations avec les médias ou les demandes de financement, par exemple, mais aussi l'École d'été pour les doctorants, des journées de réseautage ou des séminaires pour favoriser l'insertion professionnelle sont des aides pour les doctorants »,* énumère la coordonnatrice aux affaires académiques des cycles supérieurs de la FAÉCUM, Maud Laporte-Roy,

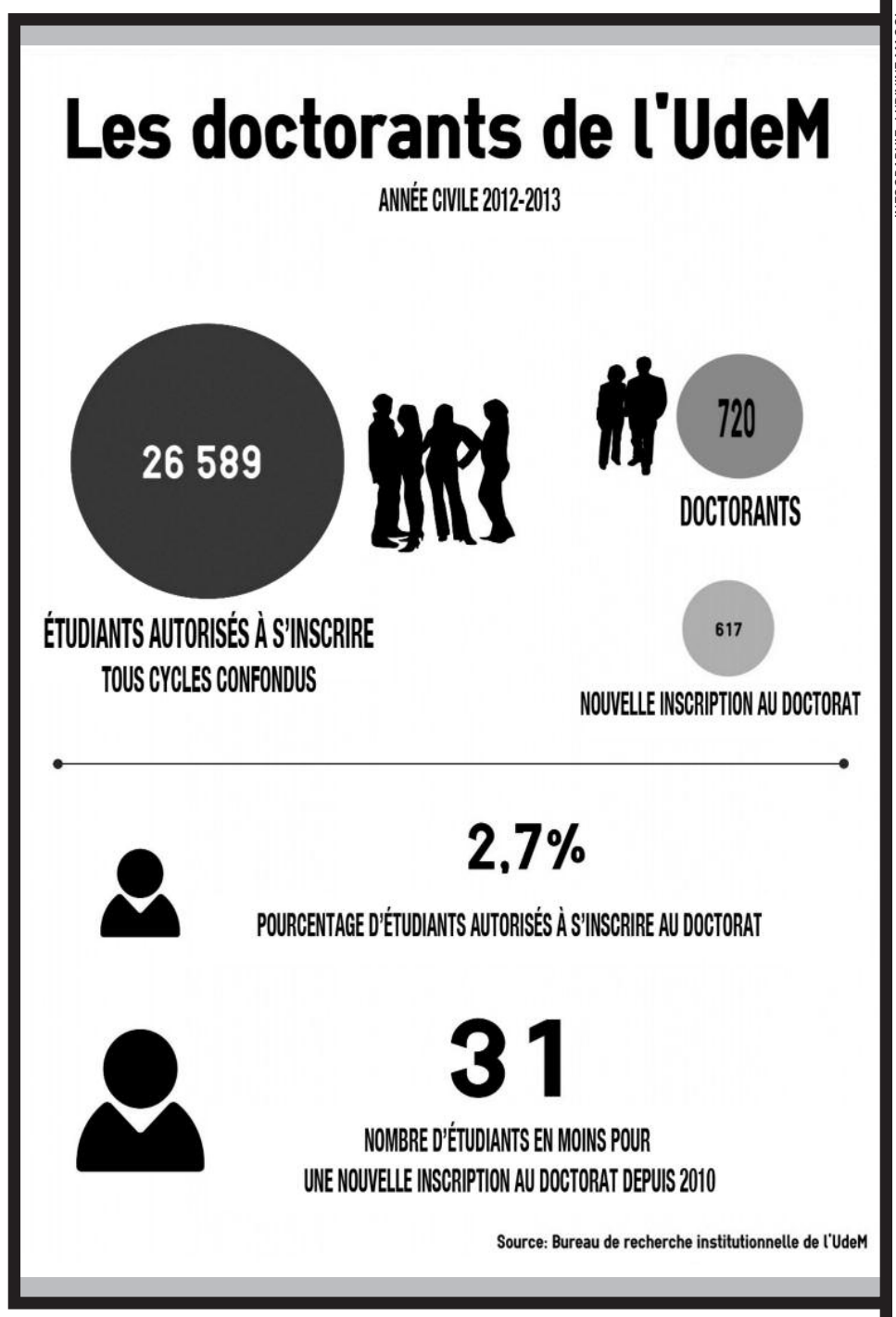
Le vice-doyen, M. Patry, révèle que le soutien va être renforcé à partir de l'automne prochain avec l'implantation du Groupe de soutien à la réussite. *« C'est une stratégie institutionnelle destinée entre autres aux étudiants du troisième cycle*, expose-t-il. *C'est une consolidation de plusieurs services, dont le Centre de santé et consultation psychologique de l'UdeM. »* Il explique aussi que l'UdeM soutient de plus en plus les directeurs de recherche au doctorat afin *« de les conscientiser aux questions actuelles et de leur donner des formations dans l'intérêt des étudiants »,* dit-il fièrement.

La direction que prend un projet de recherche est évaluée lors de la deuxième année d'études. L'examen général de synthèse, étalé sur quatre à six semaines, évalue l'adaptation, le rendement de l'étudiant dans l'avancement de sa recherche et la qualité de celle-ci. *« C'est une épreuve très stressante, car un échec est lourd de conséquences*, explique Maud Laporte-Roy. *L'étudiant peut se voir refuser de poursuivre ses études. »* Elle précise toutefois qu'environ 90 à 95 % des doctorants réussissent à surmonter cette épreuve.

Le stress qui accompagne la poursuite d'études doctorales n'est qu'une parcelle de la réalité, car le sentiment de satisfaction qu'on peut en retirer est pour plusieurs supérieur. *« Compléter un doctorat est un signe d'accomplissement incroyable*, avance Mme Laporte-Roy. *Pour toutes les épreuves à travers lesquelles l'étudiant passe, mais aussi pour toutes les connaissances que ça apporte. »* Elle ajoute qu'il est important de *« savoir ce qu'on veut faire avec son projet de recherche »* avant de commencer ses études afin qu'il soit évocateur de sens.

L'approche réflexive au doctorat est un processus en continu. Au fur et à mesure que la recherche progresse, les éléments superflus tombent. *« Mes études m'ont permis de donner un sens à ce que j'étudiais*, commente le doctorant en sciences des religions Roger Alfani. *Je travaille sur un sujet qui me passionne et le doctorat, contrairement aux autres cycles d'études, me permet de faire de la recherche sur le terrain, de récolter des éléments pratiques. »* Le doctorant souligne que ses recherches lui ont permis de remettre en question certaines connaissances qu'il croyait être réelles, et d'autres, lues dans des livres.

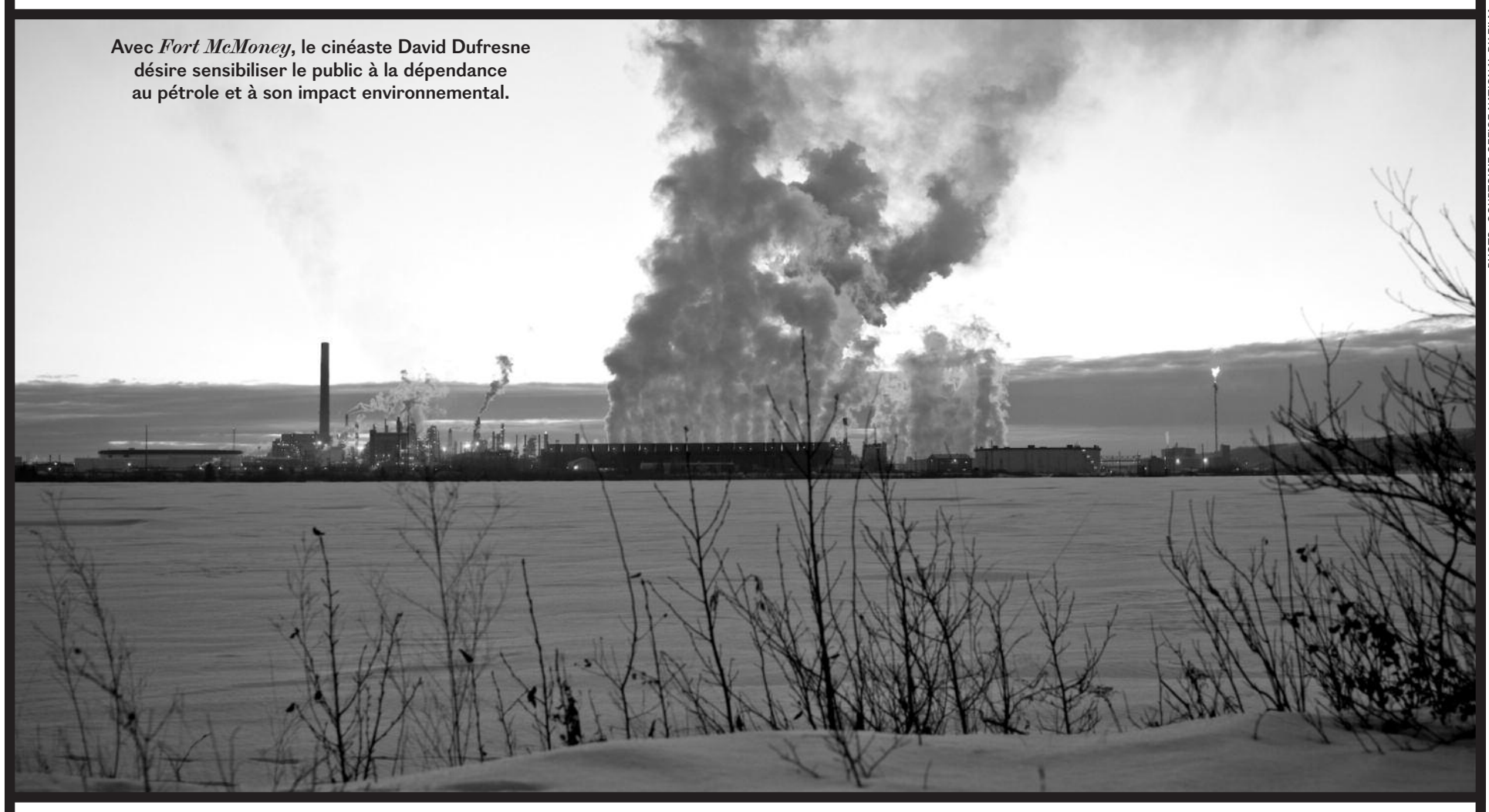
KARINA SANCHEZ



INFOGRAPHIE: LUDIVINE MAGGI

Jeu de réflexion

Le documentaire interactif *Fort McMoney* du cinéaste David Dufresne a été lancé le 25 novembre dernier après deux ans de travail. Il s'agit d'un projet ambitieux qui combine documentaire, débats et jeu vidéo, le tout sur une plateforme web.



Avec *Fort McMoney*, le cinéaste David Dufresne désire sensibiliser le public à la dépendance au pétrole et à son impact environnemental.

PHOTO : COURTOISIE OFFICE NATIONAL DU FILM

Fort McMoney raconte l'histoire de la ville albertaine érigée sur la plus grande réserve de sable bitumineux au monde. L'exploitation de cette réserve y cause une croissance sans précédent, mais change drastiquement le portrait de la ville. *« Je suis fasciné par ces villes où tout tourne autour d'une seule économie,* explique le créateur, David Dufresne. *De plus, le pétrole est un enjeu de civilisation et je trouve étonnant qu'on n'y accorde pas plus de réflexion. »*

> *« J'ai été fasciné par les jeux* Sim City. *Je voulais appliquer cette forme à un documentaire. »*
>
> **DAVID DUFRESNE**
> Cinéaste

Ce qui distingue le projet de David Dufresne des autres documentaires, c'est son côté interactif. À la manière d'un jeu vidéo, le documentaire est divisé en tableaux dans lesquels se déplace l'utilisateur au travers du contenu et doit choisir ce qu'il veut explorer. Le documentaire s'ouvre sur un tableau avec trois personnages différents. Selon le personnage sur lequel l'utilisateur clique, le documentaire prendra une tournure différente.

« L'interactivité permet de montrer le contenu complexe que représentent les huit heures du documentaire, explique la productrice chez le créateur de contenu multiplateforme TOXA, Raphaëlle Huysmans. *Ce serait un non-sens sous film linéaire, et cette forme laisse davantage transparaître le point de vue de l'auteur. »*

Le jeu documentaire est riche d'entrevues avec des personnages en tout genre : de la mairesse de Fort McMurray à des acteurs de l'industrie du pétrole en passant par des itinérants, il est possible d'entendre des points de vue de tous les horizons.

« Avec Fort McMoney*, on voulait que l'utilisateur se fasse sa propre opinion, et le côté interactif lui permet ça »*, poursuit la productrice. Selon le parcours que crée l'utilisateur au travers du documentaire, celui-ci est en mesure de se faire une idée et amasse des points qui peuvent être utilisés dans l'autre volet de la plateforme : le tableau de bord.

Le tableau de bord se veut un carrefour de débats et d'échanges. Les issues de ces derniers se matérialisent sur l'écran dans une ville virtuelle à la *Sim City* : Fort McMoney. *« Ça n'a jamais été fait avant et j'ai été fasciné par les jeux* Sim City *»*, précise David Dufresne. *Je voulais appliquer cette forme à un documentaire. »* On voit donc évoluer la ville parallèle, pour le meilleur ou pour le pire, selon les opinions des utilisateurs sur divers enjeux. Par exemple, si ceux-ci jugent lors d'un débat qu'il faut augmenter la production de pétrole, la verdure de la ville perdra peut-être de son lustre, mais de nouvelles industries feront leur apparition.

L'interactivité : un pas vers l'avenir

L'équipe derrière ce premier documentaire interactif d'envergure estime qu'il est difficile d'évaluer la participation, car celle-ci est encore expérimentale. *« Nous avons une belle visibilité,* déclare Raphaëlle Huysman, *mais le documentaire demande quand même un investissement de l'utilisateur. On va peut-être se planter ou on va peut-être réussir. »*

L'interactivité représente vraisemblablement l'avenir du documentaire. Populaire auprès des moins de 30 ans, Raphaëlle Huysman l'associe à l'attitude de consommation. *« Avec les modes de transmissions traditionnels comme la télévision qui tendent à disparaître, je pense qu'à long terme, ce sera de plus en plus courant »*, croit-elle. David Dufresne est du même avis que sa collègue. *« Depuis une vingtaine d'années, la culture internet nous change, change la nature de nos rapports et change la façon de comprendre le monde et donc la façon de le raconter »*, estime-t-il.

Sous son caractère ludique, *Fort McMoney* a pour but d'amener le public à réfléchir sur sa dépendance au pétrole et ce qu'elle entraine, tant au niveau environnemental qu'au niveau humain. Une coproduction de TOXA et l'Organisation nationale du film, en collaboration avec Arte France, la plateforme *Fort McMoney* est disponible en allemand, en anglais et en français sur www.fortmcmoney.com

VALÉRIE PAQUET

On a testé

Depuis le 25 novembre, le public peut participer au documentaire interactif. L'étudiant en communication Jérôme Léger en a fait l'essai. *« C'est très intéressant, croit-il. Le fait que le documentaire soit présenté sous forme de jeu garde l'attention de l'usager à mon avis. »* Il est difficile de décrocher de *Fort McMoney* qui invite constamment le public à interagir avec la plateforme pour voir du contenu.

Dans les 24 premières heures de la mise en ligne, 50 000 personnes ont été actives sur l'interface virtuelle. Dans la section consacrée aux échanges, on pouvait voir que les joueurs se positionnaient majoritairement en faveur d'une taxation plus grande des produits pétroliers, soit l'enjeu de la semaine. Déjà, ces opinions avaient une incidence sur la ville virtuelle de Fort McMoney qui continuera de changer au fur et à mesure que les gens avanceront dans le documentaire.

Le cinéma est mort, vive le cinéma !

Le professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques à l'UdeM André Gaudreault a coécrit le livre *La fin du cinéma ? Un média en crise à l'ère du numérique*. Malgré ce titre alarmiste, le professeur précise que les films ne disparaitront pas de sitôt. C'est l'arrivée du numérique qui bouleverse autant la pellicule que les salles de cinéma traditionnelles.

PHOTO : PASCAL DUMONT

« *À la fin du titre, le point d'interrogation montre justement que l'on est ironique parce qu'il y a déjà eu huit morts du cinéma annoncées* », avoue M. Gaudreault. Il parle donc de mutation, et non de décès. Selon le professeur, l'ère du numérique apporte une plus grande liberté au spectateur. « *Avant, pour aller voir un film, on devait se dire :* "j'attends que le film soit projeté dans ce lieu déterminé et à cette heure déterminée", explique M. Gaudreault. *Avec la télé, on pouvait regarder des films chez soi, mais on devait encore subir les décisions d'autrui.* »

C'est donc le médium cinéma qui se meurt, et non l'industrie du film. « *On voit beaucoup plus de films qu'avant en raison du phénomène* Any time, anywhere, on any device (ATAWAD) [NDLR : le principe de pouvoir consulter n'importe où et n'importe quand du contenu numérique], *mais une plus grosse partie est vue sur petit écran que sur grand écran,* affirme-t-il. *Il risque d'y avoir une séparation des genres et les films moins spectaculaires seront moins présents en salle.* »

L'étudiant en étude cinématographique Samuel St-Pierre indique que ce n'est pas le premier changement important dans l'histoire du cinéma. « *C'est comme quand le parlant est arrivé, le numérique est la mort d'un procédé cinématographique*, explique-t-il. *C'est juste une nouvelle étape.* »

Aller en salle

La salle de cinéma reste un symbole très important encore pour certains cinéphiles. « *Elles sont ce qu'il y a de plus sacré* », croit l'étudiant à la maîtrise en études cinématographiques Francis Binet. Bien que certaines salles se vident, d'autres réussissent à tirer leur épingle du jeu. « *Certains cinémas, enregistrent des hausses de profit,* précise Francis. *Leur particularité est de servir de l'alcool de façon discrète dans les salles, mais aussi d'offrir une sélection de films variés. Ils ont aussi une tolérance zéro pour le dérangement.* »

La révolution numérique étant déjà enclenchée, ce qui passe en salle se diversifie. « *Les exploitants ouvrent leurs salles à d'autres types de représentation, par exemple le hors-film comme les ballets, les entrevues, les concerts classiques* », explique M. Gaudreault. Cette nouvelle expérience enthousiasme Samuel. « *Aller au cinéma coûte moins cher que d'aller à l'opéra*, dit-il. *Ça peut servir à démocratiser certains genres qui étaient alors réservés à une élite.* »

Grâce au numérique, les artisans du cinéma ont plus de libertés, parce que c'est moins coûteux que la pellicule. « *Le numérique a démocratisé la production du cinéma en allégeant son poids économique et a permis aussi l'émergence de nouvelles possibilités de représentation* », croit Francis Binet. Les effets spéciaux sont également beaucoup plus faciles à faire en numérique.

L'avenir de la pellicule est donc incertain. « *Il y aura toujours des gens qui aimeront faire ça, mais ça risque de devenir de l'ordre de l'archéologie* », pense Samuel. Francis, quant à lui, est moins catégorique et prône pour le moment la cohabitation. « *Les technologies ne sont pas encore assez performantes pour détrôner la pellicule comme médium d'enregistrement et de visionnement* », précise-t-il. Mais les deux étudiants regrettent un passage trop radical au numérique. « *Les exploitants ont eu beaucoup de pression pour s'adapter,* confie Francis. *Ça m'effraie un peu.* »

Formation caduque ?

La formation en études cinématographiques à l'UdeM a aussi pris le virage numérique. « *Dans le dernier cours de production, les étudiants peuvent choisir entre numérique et pellicule pour tourner leur film*, indique Francis. *C'est un peu la même chose pour la théorie, les professeurs ont des spécialisations très variées, et nous sommes exposés à un grand nombre d'approches qui cohabitent.* »

Les cours ne sont toutefois pas que sur le médium, ils sont aussi sur la manière de voir le cinéma. « *Nos cours se font sur la construction du regard, et ce qu'on apprend nous servira de toute façon*, croit Samuel. *Que l'on soit à l'ère du numérique ou pas, si je veux mettre en scène une scène, je le peux. En revanche, il nous faudrait plus de pratique de numérique dans nos cours.* »

Le numérique n'est qu'une étape de plus dans la transformation du septième art. D'ailleurs, André Bazin, un influent critique cinématographique français, demandait déjà à la fin des années 1950 : « *Qu'est-ce que le cinéma ?* » Aujourd'hui, même si la question se pose encore, l'ère du numérique nous en pose bien d'autres.

RODOLPHE PARENT

Ciné-Campus

Novembre-décembre 2013

Nouvel équipement numérique !

Né quelque part
Comédie dramatique
de Mohamed Hamidi
26 et 27 novembre
à 17 h 15, 19 h 30
et 21 h 30
Avec le grand comique français
Jamel Debbouze

Gabrielle
Drame sentimental
de Louise Archambault
à 17 h 15, 19 h et 21 h 30
ENTRÉE GRATUITE offerte aux étudiants et aux employés de l'UdeM, à 17 h 15 les 3 et 4 décembre, dans le cadre du Festival Vie de campus

La vie d'Adèle
Drame d'Abdellatif Kechiche
10 et 11 décembre
à 17 h 15 et 20 h 30
PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES

Étudiants : 4 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 5 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Employés UdeM
20 % de rabais à la projection de 17 h 15

Info-FILMS : 514 343-6524
sac.umontreal.ca
Centre d'essai/Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Suivez-nous ! Activites.culturelles.UdeM @SAC_UdeM

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

Lever de rideau

La troupe de théâtre de l'UdeM (TUM) propose son premier spectacle de la saison, *Léa-pu deSonlaté*, du 29 novembre au 1er décembre. La pièce écrite par le québécois Olivier Choinière est une comédie absurde et imaginaire qui entame en force cette nouvelle saison théâtrale.

Les étudiants de la troupe de théâtre en répétition au Centre d'essai du pavillon J.-A.-DeSève.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Sur la scène se trouvent un fauteuil, une télé et une famille. La plus petite des filles parle de sa vie, pendant qu'un chien invisible aboie et qu'une marionnette nous fixe. Soudain, la télévision devient muette. *« – Dis* "Léa-pu deSonlaté" [Elle a pu de son la télé] *»*, s'exclame la petite fille à sa sœur Zézeye. *« – Ce n'est pas le temps des devinettes ! »*, réplique cette dernière.

> *« C'est l'humour de la pièce qui m'a attiré, puis on l'a adapté [...] pour que ça soit un spectacle adolescent-adulte. »*
>
> **SIMON FLEURY**
> Metteur en scène

Pour la famille Heye, c'est effectivement la tragédie. *« C'est une famille qui vit par procuration, ils n'ont pas vraiment de vie à eux*, explique l'assistante du metteur en scène, Kathleen Aubert. *Au lieu de faire comme des humains,* "oh on a plus de TV, on va parler", *ils vont faire les voix de la télévision. »*

Ce sont douze comédiens qui se rassemblent sur la scène pour jouer la grande famille fanatique, manipuler une drôle de marionnette ou encore, pour endosser le rôle des personnages du monde télévisuel.

La comédie fait rire par l'absurdité de la situation et par le burlesque de ses acteurs. *« La première fois qu'on a lu la pièce, on ne se connaissait pas du tout et on a vraiment beaucoup rigolé »*, raconte l'étudiante en littérature Aline Winan, alias Lison Trompette-Jiffart. L'actrice travaille beaucoup pour cette production, mais ne le regrette pas. *« C'est vrai qu'on passe minimum six heures de répétition par semaine,* confie-t-elle. *C'est beaucoup de temps, mais avec l'esprit de groupe, c'est hyper agréable. »*

La technicienne à la gestion des dossiers étudiants à la Faculté de l'éducation permanente et étudiante en littérature, Ruth Charest, joue Momeye, une sorte de *drama queen* amoureuse des séries à l'eau de rose. Elle est la doyenne de l'équipe, ainsi que celle qui a le plus grand bagage théâtral. *« J'ai été acceptée en licence de théâtre à Paris, à la Sorbonne, mais depuis je ne suis plus retournée dans le monde professionnel »*, raconte-t-elle. Elle aime le TUM pour son humilité. *« Il s'agit d'un travail sérieux, mais sans la lourdeur du milieu »*, soutient-elle.

À seulement 30 ans, le metteur en scène Simon Fleury fait preuve de beaucoup de rigueur et de passion. *« Il a une lecture du texte extrêmement intelligente,* pense Ruth. *Il a l'art de trouver les perles dans un texte et d'y ajouter un peu de lui. »* Elle ajoute qu'elle a contacté Olivier Choinière et que l'auteur québécois sera présent à l'une des représentations. Il jugera le travail réalisé par la troupe sur le texte qu'il a initialement écrit pour un jeune public. *« C'est l'humour de la pièce qui m'a attiré, puis on l'a adapté, pas spécialement pour que ça fasse trop enfant, juste pour que ça soit un spectacle adolescent-adulte*, confie le metteur en scène. *La pièce est faite pour déstresser en encourageant les camarades étudiants. »*

Il ne s'agit que du second spectacle de Simon Fleury au TUM. Il a mis en scène l'année dernière *La Princesse Turandot*. Avec cette comédie, il pense être monté en difficulté. *« On s'est donné un défi de plus avec cette pièce, avec le fait de rajouter la télé,* explique-t-il. *C'est comme deux spectacles à monter en même temps. »*

Simon Fleury adore son expérience avec le TUM et promet de la poursuivre. *« C'est pas mal sûr que je vais recommencer l'année prochaine,* confie-t-il. *J'ai même une idée, faire quelque chose qu'on écrira à deux avec Kathleen. »*

Avec quatre pièces montées chaque année, le TUM implique plus d'une trentaine d'étudiants par an.

ANASTASSIA DEPAULD

Léa-pudeSonlaté TUM
29 et 30 novembre 20 heures
1er décembre 14 heures
Centre d'essai pavillon J.-A.-DeSève
7 $ prévente • 10 $ à la porte

PHOTOS : ADIL BOUKIND

Le Big Band de l'UdeM est sous la direction de Ron Di Lauro depuis plus de 15 ans.

Casse-Noisette version jazz

Le Big Band de l'UdeM et son chef Ron Di Lauro rendront hommage au célèbre pianiste jazz Duke Ellington le 5 décembre prochain. Au cours de ce spectacle qui se déroulera à la Salle Claude-Champagne de la Faculté de musique, les musiciens partageront la scène avec les élèves de l'École supérieure de ballet du Québec.

Les raisons qui ont poussé le grand orchestre de l'Université à s'intéresser à l'œuvre du pianiste américain sont multiples. Le directeur du Big Band affirme qu'il s'agit avant tout d'un apprentissage pour ses étudiants musiciens. *« Quand on étudie l'histoire du jazz, on se rend compte qu'à chaque intervalle de dix ans, un personnage apporte sa contribution particulière à la musique »*, explique-t-il. M. Di Lauro cite en exemple des musiciens comme Jelly Roll Morton en 1900, considéré comme le père du jazz, et Louis Armstrong entre les années 1910 et 1920.

> *« L'écriture de Duke est divisée par personnalité. »*
>
> **RON DI LAURO**
> Directeur du Big Band

C'est entre les années 1920 et 1930 que Duke Ellington a laissé sa marque dans l'histoire du jazz. *« Dans son Big Band, il écrivait sa musique selon les solistes*, explique M. Di Lauro. *Ce n'est pas un style qu'on considère aujourd'hui comme de la grande écriture, mais il avait une profondeur. »* Ce qui intéresse le chef du grand orchestre de l'UdeM chez le compositeur américain, c'est l'importance humaine qu'il accorde à chaque soliste.

Un des saxophonistes du Big Band, Alex Dodier, partage l'avis de son chef. *« L'écriture de Duke est divisée par personnalité*, avance-t-il. *Au lieu de présenter une mélodie jouée par toute la section de trombonistes, par exemple, la partition est fragmentée, et chaque musicien a son moment de gloire. »* Duke Ellington savait composer sa musique en fonction des qualités de ses musiciens.

C'est aussi pour une raison personnelle que Ron Di Lauro s'attaque au répertoire du pianiste jazz. Il avoue que ce n'est pas un répertoire qu'il connaît en profondeur. Entreprendre ce projet est une occasion pour lui d'apprendre.

Jouer dans un ballet

M. Di Lauro et sa vingtaine de musiciens interpréteront *Nutcracker Suite* de Duke Ellington, adaptation du célèbre *Casse-Noisette* du compositeur russe Tchaïkovski. C'est sur cette œuvre en neuf mouvements que danseront les élèves de l'École supérieure de ballet du Québec dans une chorégraphie originale d'Anne Dryburgh.

Pour le moment les deux équipes répètent séparément. Ce n'est qu'à une semaine de la représentation qu'une répétition d'ensemble aura lieu. Alex Dodier ne s'inquiète pas outre mesure. *« Nous ne sommes pas plus stressés*, assure-t-il. *Il n'y a pas beaucoup de choses que les danseurs peuvent faire qui puissent nous influencer. »* Le saxophoniste est confiant qu'il n'y aura aucun problème si son orchestre joue la pièce comme l'originale sur disque sur laquelle répètent les danseurs.

Quant à lui, Ron Di Laura reconnaît que des erreurs peuvent être commises pendant la répétition. *« Les danseurs et danseuses, ce sont des jeunes de 12-15 ans*, affirme-t-il. *Ils ne seront plus en train de danser sur un disque, mais à côté de vrais musiciens ; ils vont être déconcentrés par moment. »* Mais le chef du Big Band est certain que des ajustements se feront avant le concert.

ELOM DEFLY

Hommage à Duke Ellington
5 décembre 19 h 30
Salle Claude-Champagne
Gratuit pour les étudiants

PRIX du livre politique 2014

Appel de candidatures

Plus de 7500 $ en bourses

L'Assemblée nationale récompense les auteurs des meilleurs mémoires et thèses portant sur la politique au Québec. Un nouveau prix s'ajoute cette année pour le meilleur texte scientifique.

Soumettez votre candidature dès maintenant!

Date limite : **31 janvier 2014**

POUR INFORMATION :
assnat.qc.ca/prixlivrepolitique

assnat.qc.ca/mediassociaux

ASSEMBLÉE NATIONALE QUÉBEC
Place aux citoyens

La loi de la répétition

Chaque année, à l'arrivée de Noël, les mêmes chansons se font entendre dès le début du mois de novembre. Un mélange de simplicité, de tradition et d'adaptation en fait leur succès.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Les décorations et la musique de Noël est un marché très lucratif.

Le spécialiste de la musique populaire et professeur agrégé à la Faculté de musique de l'Université Laval, Serge Lacasse, souligne qu'il y a des éléments primordiaux à ne pas omettre dans l'élaboration d'une bonne chanson de Noël. *« Le public doit être en mesure de la chanter*, insiste-t-il. *Elle doit être strophique*, *être de forme syllabique, une histoire doit aussi prendre forme dans la chanson. »*

« À un moment bien précis de l'année, le public s'attend à écouter ces mêmes chansons. C'est quelque chose de saisonnier. »

DAN FOLEY
Fredonneur

Les chants de Noël tirent leur origine du regroupement des éditeurs de musique des années 1910 à 1940 nommé *Tin Pan Alley*. *« Ce regroupement, composé principalement de Juifs, avait le monopole de la musique en feuille,* soulève-t-il. *Plus de 80 % des chansons de Noël proviennent de ces éditeurs. »* Elles ont toutes une structure similaire. *« Les chansons de Noël ont une forme AABA,* explique M. Lacasse. *Elles sont composées de deux parties, d'une variante et d'un retour aux premières parties. »* Ainsi, les chansons, telles que *Le petit renne au nez rouge* ou *White Christmas,* se ressemblent dans leur structure musicale.

Même si elles semblent simples à construire, c'est à cause de la tradition que les mêmes chansons reviennent chaque année. *« Le succès des chansons de Noël actuel résulte de la répétition,* explique Alain Arseneau, étudiant en troisième année au baccalauréat en musique à l'UdeM. *Les gens peuvent les apprécier, à chaque année, car ils les connaissent de mémoire et revivent des souvenirs à travers elles. »* L'étudiant au doctorat en musicologie Frederico Lazzaro va dans le même sens. *« Leur succès est généré par la tradition, et les grelots qu'il ne faut surtout pas oublier »*, plaisante-t-il.

Des reprises, encore des reprises

M. Lacasse souligne qu'un alliage de tradition et de nouveauté est essentiel. *« La chanson de Noël est un phénomène paradoxal*, dit-il. *Les gens ont un certain attachement pour leurs racines, donc les chansons de Noël doivent être familières. Mais il est quand même possible de les adapter en fonction du public cible et d'avoir du succès. »* Peu importe le style de musique, du jazz au rock, du R & B au classique, pas un n'échappe à la répétition des mêmes chansons de Noël déjà connues de l'industrie.

Dan Foley, auteur du disque *Dan Foley fredonne*, est un bon exemple de ce succès. En 2006, il a enregistré un disque de Noël uniquement en fredonnant. *« Au départ, je voulais montrer le côté ridicule des mille et une adaptations des chansons de Noël, mais j'ai eu une recette gagnante,* lance-t-il. *L'impact n'aurait pas été le même si j'avais choisi des chansons méconnues. »*

Selon lui, ces pièces seront toujours populaires. *« Le répertoire classique des chansons de Noël a du succès,* soulève M. Foley. *À un moment bien précis de l'année, le public s'attend à écouter ces mêmes chansons. C'est quelque chose de saisonnier. »* Il croit que du lendemain de l'Halloween à janvier, on écoutera toujours ces chansons.

WILDINETTE PAUL

Sondage

QU'EST-CE QUE LES CHANSONS DE NOËL PROVOQUENT CHEZ VOUS?

18 étudiants ont mentionné que les chansons de Noël leur rappellent des souvenirs d'enfance.

12 font l'éloge du sentiment de joie que leur apportent ces chansons.

9 les trouvent fatigantes.

6 pensent qu'elles les mettent dans l'ambiance des fêtes.

4 éprouvent une indifférence.

1 associe ces chants à la naissance de Jésus.

À chaque numéro, *Quartier Libre* offre la chance à un de ses journalistes d'écrire une nouvelle de 500 mots sur un thème imposé. Le thème de ce numéro est: commotion

Mets vite de la glace!

une nouvelle de LAURENT PERREAULT

Il gueule très fort. Autour de moi, tout le monde se fige et le fixe silencieusement. Mon joli manteau devient la triste cible de ses postillons furieux. L'un d'eux fait déborder le vase.

Je réplique.

Seulement, voyez-vous, je n'ai jamais été très habile avec les mots. Ni d'un tempérament pondéré.

Je vise tout d'abord la gorge d'Adam. Sous l'impact, il en perd son couvre-chef. Les spectateurs réagissent: certains sont choqués, d'autres acquiescent subrepticement de la tête, comme soulagés par l'interruption des cris de celui dont l'empreinte de mes jointures rend la respiration difficile.

Sur la patinoire, les joueurs cessent de poursuivre la rondelle.

Je retire mes gants et agrippe sa tête vigoureusement. Adam retrouve son souffle. Je le soulève brusquement et le secoue. Ses gémissements sont enterrés par le bruit macabre des vertèbres qui se disloquent. Nos regards se croisent. Des larmes d'hémoglobine dégoulinent de ses yeux terrifiés.

Je resserre ma prise et plante mes ongles acérés dans le creux de son épiderme. Les cris d'Adam doublent de volume lorsque j'enfonce mes deux auriculaires et perce ses tympans.

Un autre cri parvient à mes oreilles. Plus aigu. Plus enfantin. C'est le fils, de l'autre côté de la baie vitrée. Adam lui offre un piètre spectacle, me dis-je. J'insère mes pouces dans son interstice buccal et tire sur les commissures. Afin qu'il garde un brin de dignité devant sa progéniture. Un sourire forcé, mais un sourire craquant. Un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

La sirène retentit: c'est l'entracte. Je lâche Adam, qui, dans sa chute, se casse une côte. Quel maladroit!

Je me dirige vers le casse-croûte de l'aréna. Une brave femme, témoin incrédule des récents évènements, fait mine de se lever pour porter secours à l'homme au visage déconfit. Sans m'arrêter, je la fusille du regard. Elle repose son derrière sur l'inconfortable siège en plastique.

Au comptoir du casse-croûte, je demande de la manière la plus courtoise « un Gatorade », car je dois faire le plein d'électrolytes. L'aride et grise préposée n'éructe qu'un soupir typique de ceux allergiques à l'effort. Après de sincères remerciements, j'engloutis la boisson bleue et retourne à mon mouton.

Il gît au même endroit. Avant qu'il n'ait eu le temps de se relever – je ne sais même pas s'il en a la force –, je me jette sur lui et le mitraille de coups de poing, de coups de pied, de coups de coude et de genou. Le tout ponctué de diverses remarques impolies au sujet de sa mère, de ses enfants, de ses sourcils.

Le temps passe, les coups ne cessent jamais.

À un point tel que les gens perdent intérêt et se tournent vers la patinoire; la partie de hockey novice B reprend là où on l'avait interrompue.

Le fils d'Adam marque un but.

* * *

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par ETIENNE GALARNEAU, RODOLPHE PARENT et CAROLINE POLIQUIN

ROCK
On a créé un monstre
La dérive

Après leur premier album, *L'iceberg*, paru 2011, le trio On a créé un monstre, basé à Montréal, nous revient avec un autre album de pop-rock mélodique. On trouve toujours le même esprit pop, les chansons portées par des mélodies accrocheuses et les refrains entraînants. L'introduction de « La fatigue » commence l'album avec force, et le pont de « Je m'endors debout » poursuit sur la lancée. Malheureusement, le disque reste beaucoup trop lisse; on finit par tourner un peu en rond. Les moments un peu plus rock nous laissent un potentiel plus grand pour ce groupe. Ce disque reste trop dans le même registre, excepté la chanson « La dérive », un peu plus sombre. Les chansons s'enchaînent sans problème, le disque est facile d'écoute et peut plaire à tout public. C'est donc un album non dénué de qualités qui ravira sûrement les fans du genre, mais qui ne bouleversera pas l'univers musical québécois. (R. P.)

Écoute gratuite:
onacreeunmonstre.bandcamp.com

TRADITIONNEL
MAZ
Chasse-galerie

Chasse-Galerie est le deuxième album du groupe MAZ, qui mélange la musique traditionnelle québécoise, le jazz contemporain et la musique électronique. Téléscope, leur premier album paru en 2011, leur avait valu d'être nommés aux prix Juno. Les sonorités acoustiques des cordes de Benoit Coulombe (contrebasse) et de Pierre-Olivier Dufresne (violon et mandoline) sont parfaitement intégrées aux sons électriques de la guitare électrique de Marc Maziade et du clavier de Gabriel Godbout-Castonguay, tous deux anciens étudiants de l'UdeM. Le résultat est envoûtant. Certaines pièces sont plus calmes, mais dans l'ensemble, l'album est très rythmé. *Chasse-Galerie* a ce côté rassurant et chaleureux de la musique traditionnelle que l'on connaît et parvient aussi à nous surprendre par sa modernité. Dans l'océan de musique actuelle, MAZ nous présente un album recherché que les adeptes de musique sauront apprécier. (C. P.)

Écoute gratuite:
mazmusique.bandcamp.com

ROCK
Les Guenilles
Zéro pis une barre

Le groupe montréalais Les Guenilles, autoproclamé « rock de défonce », nous offre son troisième effort intitulé *Zéro pis une barre*. Dès les premières secondes, on remarque que beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis leur second album, *De Marde*, paru en juin 2011. Passant de quatre à trois musiciens, le groupe s'est réorienté afin de faire cracher encore plus fort le son abrasif et incroyablement dense qu'il s'était choisi. Le trio démontre ses grandes capacités techniques tout en mettant en relief son côté irrévérencieux. En ce sens, on a un faible pour les pièces « La scène locale » et « Taux d'suicide ». La production de Jocelyn Gagné, du groupe Les Breastfeeders, donne une dimension encore plus pesante aux pièces, faisant de *Zéro pis une barre* un album clé dans la discographie des fans de musique musclée. Pour les amateurs de coups au visage, ce long jeu est l'équivalent auditif d'un gala de boxe de haut niveau. (E. G.)

Écoute gratuite:
lesguenilles.bandcamp.com

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 24 NOVEMBRE 2013
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	MONTRÉAL-NORD	KORIASS
2	PANACHE	PENDENTIF
3	CRABE DES NEIGES	LOUD LARY AJUST
4	DIGRESSE	AUTOMELODI
5	DANS LE NOIR	JUNIORE
6	MES YEUX	LE KID & LES MARINELLI'S
7	TRAFIC	DEAD OBIES
8	FEU FOLLET	DAVID AND THE WOODS
9	UV	CINEMA
10	ROULER DANS L'NOIR	LOUIS-PHILIPPE GINGRAS
11	FUCK	JULIEN GASC
12	ADIEU MES CHATS	JACQUEMORT
13	VOYOU	FAUVE
14	SUR LA RIVIÈRE	CANAW COCOTTE & COCOTTE PONDU
15	PIZZA SKATE BOY	MOM JEANS
16	MÉMÉTIQUE (PROD. KENLO)	OSTI ONE
17	MANÈGE	MAUVES
18	CROQUE-MONSIEUR	STÉRÉOSAURE
19	CARRÉ NOIR	P.A.P.A. & SMILÉ
20	À TOMBEAU OUVERT	ULTRAPTÉRODACTYLE
21	LAISSEZ-FAIRE	PALAIS
22	100% CIVILISATION	4D + KICK & SNARE
23	MAMBO	REBELS OF TIJUANA
24	TON SAC DE NATATION	NAVET CONFIT
25	MATANTE PIQUANTE	CHEVAL FOU
26	TON CHEVAL EST MORT	MONTRÉAL CARNIVORES
27	SOLEIL BLANC	PHILÉMON CIMON
28	CHAUDE BOUGIE	MAYBE WATSON
29	LE CIRQUE	CANAILLES
30	CE N'EST QU'UN DÉBUT	UNION CINEMA

TA RADIO
CISM893.CA

À la conquête de Brahms

L'orchestre de l'UdeM (OUM) présentera le 30 novembre prochain *À l'aventure!* du compositeur québécois Denis Gougeon, à la salle Claude-Champagne. Le concert allie la musique contemporaine de Gougeon avec la musique romantique de Brahms, puisqu'une sonate pour clarinette ainsi que sa 2e symphonie seront jouées.

PHOTO : PASCAL DUMONT

L'Orchestre de l'UdeM est un cours de deux crédits à la Faculté de musique.

Ce concert est présenté dans le cadre de la série hommage à Denis Gougeon de la Société de Musique Contemporaine du Québec (SMCQ). Ce ne sera pas la première contribution de l'OUM à ces séries annuelles de la SMCQ. *« J'ai participé à chacun des hommages,* relate le chef d'orchestre de l'OUM, Jean-François Rivest. *C'est quelque chose qui nous tient toujours à cœur, parce que c'est une participation citoyenne au niveau musical. »*

« La Symphonie no 2, op. 73 de Brahms est une des symphonies les plus enveloppantes, les plus aimantes, les plus généreuses, les plus tendres du répertoire »

JEAN-FRANÇOIS RIVEST
Chef d'Orchestre de l'OUM

Selon le chef, le choix de *À l'aventure!* dans le répertoire du compositeur québécois a été facile, car elle est très accessible au grand public. *« On dirait qu'elle est taillée sur mesure pour des jeunes qui sont pleins de sève, pleins d'énergie*, dit-il. *Les musiciens donnent tout ce qu'ils peuvent, avec toute leur générosité, et on l'entend beaucoup dans cette œuvre. »*

Brahms, pour finir en douceur

En deuxième partie, les spectateurs pourront entendre *Sonate pour clarinette et piano, op. 120, no 1* de Brahms. C'est l'étudiant Victor Alibert qui sera le soliste à la clarinette. *« C'est une très belle musique qui parle à tout le monde*, déclare Victor. *Ce n'est pas quelque chose d'hermétique ou de complexe, c'est vraiment de la musique très facile, romantique. »*

L'œuvre originale étant une sonate pour clarinette et piano, l'OUM utilisera la transcription du compositeur italien Luciano Berio pour clarinette et orchestre, avec quelques modifications. *« Berio a inventé des introductions pour le premier et le deuxième mouvement, je trouve que ça ne marche pas du tout et je les ai enlevées. »*, explique Jean-François Rivest.

Pour Victor Alibert, la coupure de ces introductions ne nuit pas à la pièce. *« Je suis très à l'aise avec ça, je fais entièrement confiance à Jean-François Rivest,* dit-il. *C'est vrai qu'avec l'orchestration de Berio, il y a des choses à redire et ces introductions ne sont pas de la musique de Brahms. »*

Le chef d'orchestre parle aussi de cette œuvre comme étant très douce. *« C'est une pièce plus intimiste, très chantante, plus aimante »*, déclare-t-il. L'orchestre reste dans le même esprit pour la dernière partie du spectacle avec la *Symphonie no 2, op. 73* de Brahms. *« C'est une des symphonies les plus enveloppantes, les plus aimantes, les plus généreuses, les plus tendres du répertoire »*, considère le mæstro.

Parmi plusieurs étudiants rencontrés sur le campus, la majorité dit ne pas connaître l'existence d'un orchestre à l'UdeM, et de ceux qui connaissent l'OUM, seulement une petite partie a déjà assisté à l'un de ses concerts, même si ceux-ci sont gratuits pour les étudiants. *« Je ne connaissais pas l'OUM*, explique l'étudiante en traduction Marjorie Chartier. *Pourtant, j'adore la musique classique. J'étais abonnée à l'Orchestre symphonique de Montréal il y a quelques années. »*

Victor Alibert lui, espère une plus grande présence des étudiants, mais sait qu'ils ne font pas la majorité du public de l'orchestre. *« Au dernier concert à l'église St-Jean Baptiste, il y avait environ 2 000 personnes*, dit-il. *Ce n'était pas que des étudiants, c'est certain. »* À chacun de ses concerts, l'OUM attire nombre d'amateurs de musique et récolte de bonnes critiques.

MICHELLE PAQUET

À l'aventure
30 novembre 19 h 30
Salle Claude-Champagne
Gratuit pour les étudiants